

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Les Serbes combattent maintenant sur leur propre territoire



GRAL CORDONNIER



UN DÉPÔT DE MUNITIONS PRÈS DU FRONT



GRAL BOYOVITCH



INTERROGATOIRE DE PRISONNIERS BULGARES

Les troupes françaises du général Cordonnier et les effectifs serbes que commande le général Boyovitch, secondés par quelques éléments russes, viennent de remporter, à l'aile gauche de l'armée d'Orient, un sérieux avantage qui les porte en territoire serbe, à quinze kilomètres de Monastir. Grâce à cette avance et à l'action de nos autres alliés, l'armée du prince Alexandre, en liaison avec nos soldats, voit se préciser par des succès quotidiens son double espoir de vengeance et de libération de la patrie.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

L'éducation par les yeux

Pour l'enseignement aussi bien que pour l'activité industrielle, la guerre aurait-elle eu comme résultat d'accélérer les transformations heureuses, de nous contraindre à rajeunir nos méthodes, à multiplier nos efforts créateurs ?

En peu de mois, sous l'éperon de la nécessité, nous avons improvisé chez nous la fabrication de nombreux produits pour lesquels une inconcevable indolence nous laissait, à gros frais, tributaires de l'étranger. La liste, déjà longue, s'en accroît sans cesse. L'ingéniosité de nos chimistes vient en aide à l'esprit de ressource de nos industriels.

En ce qui concerne l'éducation de nos enfants, les séances de « cinéma éducateur » que la Ligue de l'Enseignement vient d'inaugurer dans son local de la rue Récamier, sous la présidence de M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, nous donnent la preuve que le souci de former le mieux possible les générations nouvelles — qui auront la tâche de relever les ruines et de nous assurer par le travail les profits de la victoire — est en train de nous faire adapter nos méthodes d'enseignement aux derniers progrès scientifiques et industriels.

Réjouissons-nous de cette si rapide métamorphose ! En des temps normaux il aurait fallu sans doute des années de campagne dans les journaux, de conférences, de discours au Parlement, de palabres et de débats pour que l'on envisageât officiellement la possibilité de décaler par cette réforme si simple nos habitudes d'enseignement.

Mais la guerre a fondu sur nos routines heureuses, sur notre foi en la souplesse et la spontanéité de la race qui, capable de retrouver par l'instinct ce qu'on lui a mal appris, offre par ses mérites et ses qualités un semblant d'excuse à l'apathie de ses guides négligents. La guerre, qui nous a forcés à tant de difficiles improvisations, nous a fait réfléchir aux déficiences de nos méthodes, à la nécessité de tirer parti, pour une meilleure et plus saisissante éducation de la jeunesse, des plus récentes découvertes modernes.

C'est en mai dernier que M. Painlevé a eu l'idée de réunir une commission laborieuse pour étudier d'une manière pratique l'adaptation du cinéma à l'enseignement.

Et voici que depuis hier la Ligue de l'Enseignement commence à démontrer, par des séances offertes aux professeurs, aux directeurs d'écoles, aux instituteurs, ce qu'ils peuvent attendre du cinéma pour inscrire fortement leurs leçons dans l'intelligence et la mémoire de leurs élèves.

Par exemple, quelle inoubliable leçon de géographie que celle où, avec un commentaire aussi vivant que le spectacle lui-même, on fait défiler sous leurs yeux les paysages les plus caractéristiques de la route des Alpes, du lac de Genève jusqu'à la Méditerranée ? Est-il possible que rien ne leur reste de la saisissante classe d'histoire naturelle au cours de laquelle on aura fait mouvoir devant eux les divers organes des animaux trop menus pour que d'habitude ils les puissent observer ? Après avoir vu aussi bien que s'ils visitaient réellement et à loisir les ateliers où l'on fabrique, dans le Jura, les innombrables petits instruments de bois qui constituent une industrie française prospère, pourront-ils ne pas se rappeler l'essentiel d'une telle fabrication ?

Enfin, s'il n'y a aucun risque de voir l'effroyable et glorieux drame d'aujourd'hui s'effacer de la mémoire des enfants qui le vivent parmi les angoisses et les larmes de leurs parents, ne sommes-nous pas sûrs que les enfants à naître en retiendront mieux plus tard les péripéties, puisqu'ils pourront les voir de leurs yeux comme s'ils en étaient les contemporains ? Si la guerre de 1870 avait pu être ainsi évoquée, par le spectacle même de ses horreurs, devant l'imagination des enfants qui n'y ont pas assisté, peut-être aurions-nous évité les dangereuses années d'oubli, d'illusions et d'indifférence.

C'est une évolution si logique que cette adaptation du cinématographe à l'enseignement ! De plus en plus l'éducation se fait par les yeux. Comparons aux compacts manuels scolaires d'autrefois, ornés de rares et pauvres images, les livres clairs et attrayants d'aujourd'hui, pleins d'illustrations. Puis, sauf les journaux de doctrine qui mettent leur coquetterie à ne pas s'agrémenter d'images, les autres ne sentent-ils pas le besoin d'offrir, peu ou prou, à leurs lecteurs la vue des choses dont ils leur parlent ? Enfin, le plaisir du cinéma est en train de dépasser celui du théâtre médiocre. Et, dans les écoles mêmes, les projections — dont il faudra généraliser l'emploi — n'ont-elles pas depuis quelque temps ouvert la voie au cinématographe scolaire ?

Ainsi une judicieuse utilisation du « ci-

néma » pourrait être un correctif à ses excès. Tout dépendra du parti que les éducateurs sauront tirer du « cinéma », des commentaires dont ils accompagneront le défilé des scènes vécues.

Car l'éducation par les yeux a aussi ses inconvénients et ses périls. Elle risque de ne mettre dans l'esprit que des impressions superficielles.

Le « cinéma » n'aura toute sa valeur éducative que si les faits sont soigneusement vivifiés par l'idée.

Nos maîtres resteront fidèles à leurs traditions en continuant à s'adresser à la pensée en même temps qu'aux yeux.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'alerte journaliste et le bon romancier qu'est Emmanuel Bourcier a réuni dans le Cri de Guerre, journal du front qu'il rédige presque seul avec une intarissable verve, les différentes exclamations de ses camarades quand le bombardement d'une position devient « intensif », pour parler comme les communiqués.

Il y a le philosophe désabusé, qui s'écrit avec indignation :

— C'est idiot d'envoyer ça où y a du monde !

Rendons hommage à la justesse de cette observation, ainsi qu'à celle du troupier qui ajoute : « Ils finiront par faire un malheur ! » Le pire est qu'en effet « ils » finissent, hélas ! trop souvent par faire un malheur : il n'y a vraiment que notre race pour réagir avec une intrépidité si gaie contre de si effroyables périls.

Cependant il en est à qui le bombardement porte sur les nerfs. Visiblement, ils aimeraient mieux autre chose :

— Plus ça dure, disent-ils, plus c'est pareil !

On leur répond :

— Les voyageurs pour l'arrière, en voiture !

Mais un loustic conseille en même temps :

— Cache ta sœur : v'là les gros.

La morale complète de la situation est donnée par un dernier bombardé, qui constate, avec un bon sens auquel il faut rendre hommage :

— En l'air, ce n'est rien : il n'y a que l'arrivée qui compte.

Evidemment !...

Ces mots ont véritablement été prononcés. Emmanuel Bourcier ne les a pas inventés. Il y a six semaines un officier d'artillerie revenant de Verdun me disait :

— Ces bombardements sont affolants, effroyables, on croirait que les nerfs n'y pourraient tenir.

Et alors ?

— Alors, quand on bombarde tout le monde va voir. Il est impossible de garder les hommes dans les abris.

Pierre Mille.

Notre remarque, au sujet du nom de « Pensionnaires » donné, sur un écriteau placé à la porte de l'entrée du ministère des Finances, rue de Rivoli, aux titulaires de pensions de l'Etat, n'a pas été inutile. Hier matin, un nouvel écriteau avait remplacé celui que nous avions signalé ; on pouvait y lire :

Entrée des Rentiers

Entrée des Rentiers ! Ça va mieux tout de même qu'Entrée des Pensionnaires. Et puis, ça donne à ceux qui viennent toucher leur trimestre — souvent modeste — un titre qui sonne bien. Le mot « Pensionnés » eût peut-être été plus propre, nous l'avions indiqué, mais nous aurions mauvaise grâce à ne pas enregistrer le progrès, puisque progrès il y a.

Voici quelques détails inédits sur le capitaine Dumas, ce magnifique soldat dont notre collaborateur Pierre Mille rappelait, ces jours-ci, la brève et grandiose citation.

Il se trouvait à Lille le jour de la déclaration de guerre. Aussitôt, il se rend à la place pour se mettre à la disposition des autorités militaires. Mais, là, un médecin-major ayant déclaré que, pour se battre, le capitaine Dumas n'a pas assez de dents, des paroles très vives sont échangées entre les deux hommes. Et le capitaine prend toutes ses dispositions pour un duel après la guerre.

Il en avait déjà dix-sept à son actif.

Enfin, comme on n'a pas besoin de capitaine de

cavalerie, pour le moment, il va en Belgique et entre à Bruxelles, le même jour que les Allemands. Il se faufile jusqu'à Ostende et, de là, revient à Lille, à pied. Il y retrouve un de ces cousins, le général de Fonclare qui, en quelques heures, lui apprend la théorie de l'infanterie.

Ce fut alors que Dumas réussit à se faire nommer capitaine dans cette arme.

L'affaire suscita un vif mouvement d'intérêt, il y a quelque six ans, lorsqu'un généreux donateur annonça qu'il tenait 100.000 francs à la disposition de qui trouverait un moyen efficace de sauver le personnel des sous-marins coulés. Puis, on n'en parla plus. L'attribution du prix était subordonnée à diverses clauses, qui peut-être découragèrent à la longue les concurrents. Leurs noms devaient rester secrets, et ils devaient soumettre leurs idées, leurs plans, dans certaines conditions qu'alors on estima quelque peu rigoureuses.

Le moment, cependant, serait parfaitement choisi pour que le génie des inventeurs s'appliquât à trouver la solution de ce problème. Le concours n'a jamais été clos. Son règlement est envoyé sur demande, par le ministère de la Marine, à qui en sollicite la communication. Les 100.000 francs sont toujours entre les mains du Mécène et il ne se dédiera pas jusqu'en 1920.

A l'heure où la France collabore de toutes ses forces à s'assurer la victoire, aux côtés de ses alliés, il serait louable que fût reprise la question à l'œuvre. Les Tirpitz et Cie n'ont pas dit leur dernier mot, et quoi qu'il advienne, s'ils en restaient aux fanfaronnades, l'invention dont il s'agit serait de celles qui, en temps de paix, ne sont point périmées.

Simple remarque.

Dans la crainte de bombardements aériens possibles, on a fermé, dès longtemps, les musées de Paris, et le public parisien se soumet sans murmure à cette mesure qu'il reconnaît sage.

Mais, pourquoi plusieurs tableaux de maîtres, du musée du Luxembourg sont-ils, en ce moment, en tournée en Amérique ?

Est-ce que le torpillage sous-marin n'est pas aussi à craindre dans la traversée de l'Atlantique que les bombes des zeppelins à Paris ?

Et si l'on nous oblige à attendre après la guerre pour jouir de nos œuvres d'art, est-ce que les habitants de San Francisco, de Buffalo et de Chicago ne pourraient pas avoir la même patience ?

Peut-on donner à ses enfants le prénom que l'on veut ?

Cette importante question de droit familial vient, une fois de plus, d'être tranchée.

A Nice, M. Pierre Vial, le gardien des cimetières du Château, vient d'avoir un fils, qu'il a voulu nommer Verdun-Salonique. Refus des employés municipaux. Intervention du procureur de la République qui, lui, accepte Salonique et Verdun.

Il est vrai que M. Pierre Vial mérite des égards particuliers. Il est père de quinze enfants, dont dix encore vivants.

Les arbitres de la mode, à Londres, n'ont pas été longs à tirer parti du « succès » des zeppelins. Ils lancent, à la Pettre, les « Costumes pour les nuits zeppelines ». Ce sont de chauds manteaux, que l'on endosse dès que l'ennemi aérien est signalé. Leur coupe est spéciale et non sans élégance. Sous ce vêtement, on peut impunément braver les fraîcheurs nocturnes et guetter, de longues heures, s'il le faut, le théâtre du firmament.

Ce n'est d'ailleurs là qu'un recommencement de l'histoire fashionable anglaise. En 1750, les Iles Britanniques furent quelque peu secouées de tremblements de terre et assez pour que les tailleurs de l'époque aient eu le temps de créer les « pardessus-pélerines-tremblements de terre, éminemment pratiques pour passer la nuit dans la rue et éviter le risque de recevoir un plafond sur la tête ».

On en vendit beaucoup.

Le Veilleur.

Demain dimanche, Excelsior commence le nouveau feuilleton de Claude :

LA COTELETTE A LA VICTIME

Sous ce titre original et qui résume l'épisode essentiel du récit, les lecteurs d'Excelsior assisteront à une résurrection cinématographique des temps troublés et pittoresques du Directoire.

Journal d'un neutre

Je relis quelquefois, par malice, ce que les Français écrivaient jadis de l'Allemagne. N'est-ce pas une dame française, il est vrai quasi-naturalisée ma compatriote, et de génie aussi bien que de résidence plutôt suisse, Mme de Staël, qui a lancé ce bateau de la sensible Allemagne? Eh! Mme de Staël, souvenez-vous de Mme Deshoulières, aussi votre compatriote, sinon la mienne, et craignez qu'on ne vous réclame un peu de loup dans votre bergerie!

Les Français y ont d'abord coupé (excuse pour l'incohérence de ce bateau devenu pont). Notamment les plus grands et chimériques. *Exemplum ut* Victor Hugo, qui prête à la reine Dona Maria de Neubourg ce propos :

... Dans ma bonne Allemagne avec mes bons parents.

Oui, va-t'en voir!

Possible que ce même auteur de *Ruy Blas* fût venu à résipiscence dès les *Burgraves*; car il met ceci, gros de sous-entendus, dans la bouche de Frédéric Barberousse :

Allemagne, Allemagne, Allemagne, hélas !...

La fin du vers est assurée par Otbert, qui entre sur scène à ce moment et dit :

Quoi ?

Cette réponse monosyllabe n'a aucun rapport à la matière que je traite; mais, je demande encore pardon au lecteur, j'ai la même délicatesse d'oreille que Schumann, lequel, interrompu par l'annonce de son déjeuner, avait quitté le piano brusquement et sans retourner au premier ton : il n'y put tenir et, quittant la cotelette servie, il vint plaquer un accord réparateur; après quoi, il fut soulagé.

Ainsi n'aurais-je pu supporter sans malaise la citation d'un vers de cinq pieds et demi, et uniquement pour ce motif ai-je rapporté la réplique d'Otbert, plus brève que cette digression.

Les Français, à maintes reprises démentés, ont aussi pris l'habitude de dire : « Allemagne, hélas ! » Toutefois, comme ils se font un point d'honneur de ne jamais avouer leurs méprises en totalité, ils ont inventé l'autre bateau des deux Allemagnes, qui permet de conserver par hypothèse celle de la dame de Coppet, concurrentement avec celle que nous voyons enragée aujourd'hui.

Puis les Français, toujours tout l'un tout l'autre, et non, comme il sied, juste milieu, ont répudié cette thèse de conciliation, et décrété, dans l'ardeur de la guerre en cours, que la bonne Allemagne de la fille de Necker avait cessé d'exister. Rien à leurs yeux ne reste plus que le méchant Gustave.

Ni aux miens, j'en fais l'aveu. Du moins jusqu'à ce matin l'heure où j'ai, comme de coutume, rompu les bandes des journaux. Depuis, je recommence à croire que les Allemagnes sont deux, et si bientôt une seule demeure, que ce sera la douce et sensible, enfin la bergerie sans loup.

Le motif de ce revirement ?

C'est que j'ai lu, relu et dégusté l'interview du kronprinz.

Mais, Dieu me damne! le jeune homme est devenu pacifiste! La recrue est d'autant plus intéressante pour notre parti que je ne erois pas lui attribuer plus que son grade, en le qualifiant jusqu'ici tranche-montagne, matamore et fier-à-bras. A présent qu'il a du chène le feuillage, il est peut-être las d'en faire infuser le gland sous prétexte de café noir?

Je ne me flatte pas de lire sa pensée intime : je m'en tiens à la lettre de sa prose. Jamais pacifiste de profession n'a dit choses si bien senties sur les horreurs de la guerre, ni si touchantes sur les *munera pacis*. Ni les unes ni les autres ne sont fort neuves. Bien fin qui trouverait du neuf en pareil sujet! Un lieu commun est un lieu commun, la vérité est éternelle, et pour insinuer que Son Altesse Impériale-Royale revient du Congo, j'attendrai que l'Allemagne ait recouvré des colonies : ce n'est pas demain.

Parmi les autres gentillesse m'ont deux surtout été au cœur. La première quand il s'avise qu'il n'est pas drôle pour un époux et père d'avoir en tout, depuis deux ans, passé deux quinzaines au sein de la petite famille. Eh! Monseigneur, Schœnzli, depuis même date, n'a pas si longtemps passé près de Madame! C'est la guerre! Mais je prends par moi-même : l'absence est le plus grand des maux; et je n'insiste pas, par bienveillance, sur ce qu'on dit à l'oreille, qu'avant la guerre vous ne passiez en famille que la semaine des quatre jeudis.

L'autre découverte de l'héritier est que le colossal effort de l'univers aurait un rendement plus utile si, au lieu d'être employé à des œuvres de mort, il était employé à des œuvres de vie. C'est bien ce que je dis; mais vous, Monseigneur, je ne vous conseille pas de crier trop fort que l'agriculture manque de bras; car, si vos peuples vous entendent, ils pourraient bien un jour ou l'autre vous renvoyer planter vos choux.

P. c. c. :

Abel Hermant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LA SITUATION MILITAIRE

LUTTES D'ARTILLERIE SUR LES DEUX RIVES DE LA SOMME

Nos troupes sont à 10 kilomètres de Monastir

Le mouvement des Roumains vers Orsova



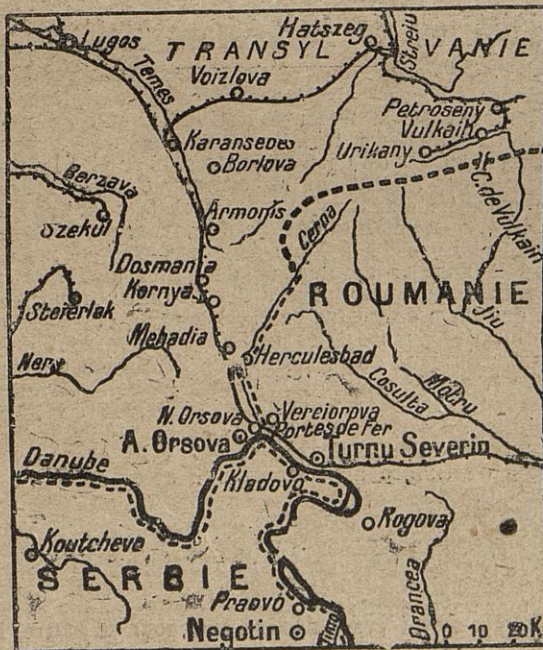
SAILY-SAILLISEL (SOMME) : LE FAUBOURG DE PERONNE

Ce village, encore aux mains de l'ennemi, est particulièrement menacé par les troupes françaises établies au delà de Rancourt et par nos alliés bri tanniques qui tiennent le village de Morval.

Sur le front de la Somme, le communiqué britannique et le nôtre sont d'accord pour signaler l'activité soutenue de nos artilleries. De plus, nos alliés multiplient leurs reconnaissances sur la rive droite de l'Ancre. On sait que leur offensive ne s'était pas encore étendue jusqu'à là. Mais la chute de Thiépval, en mettant en saillant les positions ennemies, a changé la situation.

Cependant ce n'est pas sur la rive droite de l'Ancre, ni même au nord de la Somme, que l'ennemi réagit le plus vivement : c'est au sud, entre Barleux et Dénicourt, et plus loin encore, jusqu'à la région du Fresnoy, au sud de Comblès, qu'il multiplie les firs de contre-batterie. Ce n'est pas à nous de dire jusqu'à quel point ses inquiétudes sont illusoires ou justifiées.

En Macédoine, l'ennemi amène en toute hâte des renforts devant Monastir. La situation est grave en effet, car notre ligne a été encore poussée en avant, à l'ouest de Kenali, jusqu'à Mesdjidi et Gradesniza, au pied de la Baba-Planina, à six kilomètres au nord de Buf et à dix kilomètres de Monastir. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ces dix kilomètres soient aisés à franchir, car c'est justement en cet endroit que la montagne et les marais de la Cerna sont le plus rapprochés, laissant à peine entre eux un passage de cinq cents mètres de largeur où sont serrés la route et le chemin de fer. Mais notre progression au pied de la Baba-Planina nous permet de l'attaquer par les différentes petites vallées qui y pénètrent. On ne fait plus aujourd'hui le siège des villes, mais le siège des ouvrages ou des positions qui les défendent. Mo-



nastir nous appartiendra du jour où nous serons maîtres de la Baba-Planina, à moins toutefois qu'une autre route ne s'ouvre à nous et ne nous donne accès à Monastir par le nord. Cette route peut être celle de Prilep, que notre avance dans la vallée de la Cerna commence à mena-

cer sérieusement. Il y aura lieu aussi de tenir compte un jour ou l'autre de la route excellente qui de Santi-Quaranta conduit à Monastir par Korytza en contournant le lac de Presba.

Il se confirme que la reconnaissance poussée par les Roumains sur la rive droite du Danube n'avait été menée que par des effectifs restreints qui se sont repliés sur leur base aussitôt que l'alerte fut donnée aux garnisons ennemies de Roustchouk et de Tutrakan. Un mouvement qui peut devenir plus intéressant paraît se dessiner à l'autre extrémité de la frontière méridionale de la Roumanie : l'ennemi reconnaît avoir perdu quelque terrain dans la région d'Orsova. Or, le coude formé par le Danube entre Orsova et Negotin est séparé du reste de la Serbie par un massif de montagnes très ardu que les Austro-Allemands ne sont pas parvenus à franchir quand ils ont envahi ce pays. C'est, d'autre part, en cette région que le Timok se jette dans le Danube et la vallée du Timok donne accès à Nisch. Enfin les Roumains, maîtres des montagnes du Hatszeg, au nord du Danube, tiennent sous le feu de leurs canons la voie ferrée d'Orsova à Karanseves, ce qui prévient un retour offensif de l'ennemi en cette direction.

La rupture des communications entre la Bulgarie et les empires du Centre serait pour ce pays ainsi que pour la Turquie un coup mortel dont la perspective est sans doute lointaine, mais peut être considérée dès maintenant sans invraisemblance.

Jean Villars.

LE GACHIS GREC

L'OPÉRATION DE POLICE de l'amiral Dartige du Fournet

Si la chose n'est pas encore faite, elle est imminente : la presse athénienne s'attend d'heure en heure à voir l'Entente prendre des mesures énergiques pour maintenir, à Athènes et en Grèce, l'ordre troublé à ses dépens par d'obscures intrigues autant que par les manifestations publiques des ligues de démobilisés.

Cette fois, il ne s'agit plus des conversations de la diplomatie. Il ne s'agit plus de notes ni de démarches, mais d'une mesure de police, conforme d'ailleurs aux deux programmes de juin et de septembre, et que l'amiral Dartige du Fournet, commandant en chef l'escadre des Alliés, sera chargé d'exécuter. Ce transfert des pouvoirs, cette substitution de l'élément militaire à l'élément diplomatique montrent le caractère de l'opération. C'est une nouvelle phase qui s'ouvre et qui définit la position dans laquelle l'Entente, après avoir fermement exprimé sa ligne de conduite et ses principes, veut se tenir désormais vis-à-vis de la Grèce.

Le choix du successeur de M. Calogeropoulos n'a plus, dans ces conditions, qu'une très relative importance. La *Nea Himerá* cite M. Etienne Dragoumis parmi les ministrables. D'autres noms sont prononcés. Il faut se désintéresser de cette comédie ministérielle pour consulter les symptômes vraiment sérieux.

Ainsi le gouvernement grec ayant demandé à l'Allemagne ce qu'était devenu le bataillon

fait prisonnier à Florina, l'Allemagne s'est contentée de répondre qu'il irait rejoindre en Silésie le 4^e corps livré par le colonel Hadjopoulos. Tant que la Grèce officielle sera disposée à se contenter de pareilles réponses nous serons fixés et il sera inutile de rechercher les intentions du roi d'après les noms obscurs des politiciens qu'il appellera au pouvoir. — J. B.

La commission des affaires extérieures s'est réunie hier à la Chambre. Son président M. Georges Leygues, lui a rendu compte de l'entretien que ses délégués ont eu avec le président du Conseil



AMIRAL DARTIGE DU FOURNET

au sujet des événements de Grèce et des dispositions à prendre pour mettre un terme aux intrigues des agents allemands et des ligues de réservistes et pour assurer l'entière liberté des opérations militaires des Alliés dans les Balkans.

M. Aristide Briand a fait connaître aux délégués les garanties demandées au gouvernement grec ainsi que les mesures prises pour les obtenir.

Les véritables causes de la crise grecque

ATHÈNES, 6 octobre. — On s'accorde à considérer comme de simples prétextes les explications données par le communiqué officiel pour justifier la démission de M. Calogeropoulos. La véritable raison de la retraite du cabinet serait la suivante :

Le président du conseil ayant dit au roi que la plupart de ses collègues et lui-même s'étaient prononcés pour la rupture immédiate de la neutralité, le souverain a déclaré qu'il voulait entendre confirmer personnellement cette affirmation par chacun des ministres.

Le conseil fut, en conséquence, réuni ce matin, afin de permettre au roi d'interroger chacun



M. ZAVITSIANOS

Président de la Chambre grecque, l'un des trois vénéralistes à qui M. Dimitrakopoulos offrait un portefeuille, si, comme le croit le correspondant du Times à Athènes, il était appelé à constituer le nouveau cabinet. Les deux autres seraient MM. Cafauris et Diamantidis.

des membres du cabinet : tous, sauf M. Roufos, l'ancien ministre de l'Intérieur et un de ses collègues, répéterent au roi qu'il convenait de sortir de la neutralité.

Les deux dissidents soutinrent la thèse contraire. Le roi ayant refusé de céder aux instances de la majorité, le président du conseil remit au souverain la démission du cabinet.

On voit donc qu'il s'agit d'un conflit d'opinions entre le roi et les ministres.

D'autre part, l'Embro publie les déclarations suivantes de M. Calogeropoulos :

« Jamais un désaccord n'a existé entre le roi et le cabinet démissionnaire au sujet de la politique générale de la Grèce. Le communiqué officiel relate exactement les raisons de la démission du cabinet. » (Radio.)

Les consultations du roi Constantin

ATHÈNES, 5 octobre. (Retardée dans la transmission.) — Le roi est venu ce matin à Athènes vers dix heures et il a aussitôt reçu en audience le président du conseil démissionnaire, M. Calogeropoulos, avec lequel il s'est entretenu jusqu'à midi. Le roi a reçu ensuite le général en retraite Vassos, l'ex-ministre de l'Intérieur Roufos, le général Solilis, le chef de l'état-major Stratinos, ainsi que l'état-major de la marine.

Le roi continuera dans l'après-midi ses consultations à l'occasion de la crise ministérielle. Il recevra demain matin M. Zographos, gouverneur de la Banque nationale, avec lequel il confèrera de la situation politique.

Suivant la Nea Himeria c'est M. Etienne Dragoumis qui serait appelé à prendre la présidence du conseil.

Plus de foie au ratelier...

ATHÈNES, 6 octobre. — En quittant le pouvoir, le gouvernement de M. Calogeropoulos n'a laissé que 400.000 drachmes dans la caisse.

Le gouvernement provisoire quitte la Crète pour Samos

LA CANÉE, 6 octobre. — Le gouvernement provisoire, composé de M. Venizelos, de l'amiral Coundouriotis, du général Danglis et leur suite, a quitté la baie de Sude, mercredi, à bord de l'Hesperia, allant à Samos.

Il reste en Crète le gouverneur, M. Teirimoscos.

ATHÈNES, 5 octobre. — L'Athinaï s'étonne que le gouvernement n'ait pas engagé de négociations avec l'Allemagne au sujet de l'occupation de la Macédoine par les Bulgares.

Le journal ajoute que la neutralité de la Grèce dépend de Berlin, aujourd'hui que les perfides alliés de l'Allemagne ont envahi le domaine territorial hellène et porté atteinte à l'honneur de la Grèce.

L'extension du mouvement séparatiste

ATHÈNES, 6 octobre. — L'enthousiasme en faveur des vénéralistes bat son plein en Epire. On croit que Preveza et Janina se joindront au gouvernement de la défense nationale.

LA CANÉE, 6 octobre. — Dans un grand meeting tenu à Samos, la population a adhéré sans aucune opposition au mouvement séparatiste.

Pour contraindre les Allemands à verser leur or la Reichsbank va démonétiser les pièces en cours

GENÈVE, 6 octobre. — D'après la Gazette de Cologne, les Allemands vont faire frapper de nouvelles pièces d'or qui rappelleront la guerre; les anciennes seront retirées de la circulation et n'auront plus aucune valeur. De sorte que toutes les personnes possédant de ces pièces seront contraintes, bon gré, mal gré, de les remettre à la Reichsbank.

BANQUE DE FRANCE

Emprunt de la Défense nationale

Pour libérer directement les souscriptions à l'Emprunt de la Défense Nationale, soit en une, soit en plusieurs fois, la Banque de France avance : 80 0/0 du dernier cours coté sur les Rentes françaises; 75 0/0 sur les autres valeurs admises en garantie d'avance par ses statuts : Actions et Obligations de Chemins de fer français, Obligations et Bons de la Ville de Paris, Obligations du Crédit Foncier de France, de Villes et Départements français, Emprunts des Colonies françaises et des Pays de protectorat.

Sur ces avances, les intérêts ne courront qu'à partir du jour de la clôture de l'émission (29 octobre), quelle que soit la date à laquelle l'avance aura été faite au cours de la période de souscription.

La Banque de France prend à sa charge les frais de timbre applicables aux actes de nantissement.

Elle accepte en paiement des souscriptions, sans aucun frais, les coupons de ces mêmes valeurs venant à échéance dans les mois d'octobre, novembre, décembre 1916 et janvier 1917, ainsi que les coupons des fonds russes payables aux mêmes échéances et en francs, compris sur la liste des titres pour lesquels elle délivre des certificats nominatifs.

EVIAN SAISON **CACHAT**
de Mai à Octobre
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 6 Octobre (796^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, la nuit a été marquée par une activité réciproque de l'artillerie.

DANS LE SECTEUR DE QUENNEVIERES, une de nos reconnaissances a poussé jusqu'à la tranchée de soutien ennemie et l'a bombardée à coups de grenades.

DANS LA REGION DE VERDUN, assez grande activité des deux artilleries. Bombardement ennemi sur la côte du Poivre et le bois de la Lanée.

EN FORET D'APREMONT, notre artillerie a dispersé des travailleurs au nord du bois Mullot.

23 HEURES.

La lutte d'artillerie a été vive SUR LES DEUX RIVES DE LA SOMME. Pas d'action d'infanterie, sauf une légère avance A L'EST DE BOUCHAVES-NES.

EN WOEVRE, notre artillerie lourde a exécuté des tirs efficaces sur des routes et des gares militaires où l'on remarquait une certaine activité.

Un avion allemand a été abattu.

Rien à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Malgré les conditions atmosphériques peu favorables, nos avions ont exécuté 29 vols de chasse, des reconnaissances et des réglages de tir.

Communiqué de l'emprunt

Les nouvelles venues de la France entière attestent que l'empressement des souscripteurs a été plus grand encore le second jour de l'émission que le premier; le succès de l'emprunt s'affirme.

Les souscriptions en numéraire sont en proportion importante et les versements en or effectués à la Banque de France en vue de l'émission augmentent sensiblement.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 15.

AU SUD DE L'ANCRE, l'artillerie a montré une très grande activité au cours de la nuit. Nous avons avancé nos lignes AU NORD-EST D'EAUCOURT-L'ABBAYE. Des émissions de gaz ont été effectuées par nous à l'est de Loos et à l'est d'Armentières.

Des coups de main réussis ont permis à nos troupes de pénétrer dans les tranchées ennemies sur trois points dans le secteur de Loos et sur deux autres points au sud d'Arras.

20 HEURES 50.

L'artillerie ennemie a été particulièrement active au cours de la journée sur la plus grande partie du front AU SUD DE L'ANCRE.

De nombreux partis de travailleurs ont été dispersés par notre feu.

Sur le reste du front rien à signaler.

Communiqué belge

Journée calme, sauf DANS LA REGION DE BOESINGHE, où la lutte à coups de bombes s'est poursuivie aujourd'hui.

Les succès des Alliés dans la Somme

Echange de félicitations officielles

PÉTROGRAD, 5 octobre. — A l'occasion de l'offensive tenace parfaitement réussie des armées anglo-françaises vers la ligne Péronne-Bapaume, l'auguste généralissime russe a adressé les télégrammes suivants :

1^o Au roi d'Angleterre :

« Je tiens à exprimer à Votre Majesté ainsi qu'à votre vaillante armée mes félicitations les plus cordiales à l'occasion de son action magnifique dans le dernier combat de la Somme.

2^o Au Président de la République française :

« Je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer les expressions de ma joie et de mon admiration à l'occasion de l'important succès réalisé par les armées françaises sur la Somme.

En réponse, l'empereur a reçu les télégrammes suivants :

1^o Du roi d'Angleterre :

« De la part de mes armées et de moi-même, j'exprime à Votre Majesté les remerciements cordiaux pour vos aimables félicitations à l'occasion du succès remporté par mon armée conjointement avec nos braves alliés français.

2^o Du Président de la République :

« Je remercie chaleureusement Votre Majesté de ses félicitations dont l'armée française sera profondément touchée. Je vous prie de réitérer à la vaillante armée russe l'expression de mon admiration.

La diversion roumaine au delà du Danube

LES MENSONGES BULGARES

On sait que les troupes roumaines qui avaient franchi le Danube entre Roustchouk et Turtukai ont, après une effective diversion, évacué la rive droite du fleuve, où sans doute il leur eût été difficile de tenir contre des forces de beaucoup supérieures.

Comme il fallait s'y attendre, les adversaires de nos alliés s'efforcent de transformer cette péripétie militaire en une grande victoire bulgare. A en croire le communiqué de Sofia, 4 octobre, les Roumains, pris entre deux colonnes, parties l'une de Roustchouk et l'autre de Turtukai, auraient dû chercher le salut en se précipitant vers la passerelle établie par eux sur le Danube et que la flottille des monitors autrichiens avait détruite. Et naturellement, le carnage aurait été grand :

« Le champ de bataille est couvert de cadavres abandonnés par l'ennemi. Vers le soir, nous avons occupé les villages de Riahovo et de Babovo.

» Les unités ennemies désorganisées ont battu en retraite vers l'est, où elles se sont heurtées à nos troupes s'avancant de Turtukai. L'ennemi, enveloppé, s'éparpilla dans différentes directions et aujourd'hui nos troupes achèvent son anéantissement.

Le malheur, c'est que le lendemain, Berlin publiait, sur les mêmes faits, un communiqué officiel, dans lequel le feld-maréchal Mackensen, qui ne passe pas pour modeste, disait beaucoup plus simplement :

« Les forces roumaines qui avaient franchi le Danube près de Riahovo, au sud de Bucarest, se sont soustraites par une fuite rapide, à une attaque enveloppante des forces allemandes et bulgares. »

Eh! sans doute, il se donne le beau rôle. Il change en fuite la retraite des Roumains, mais, du moins, il n'ose pas parler de massacre...

Les Bulgares ont décidément plus de cynisme dans le mensonge que les Boches eux-mêmes.

Au même moment, le *Corriere della Sera* publiait la judicieuse mise au point que voici :

« Sur un demi-cercle d'environ 22 kilomètres s'était développée, après avoir passé le Danube, une force roumaine trop faible pour un tel front. Trois faits, qui sont connus à présent à travers les communiqués ennemis, confirment qu'il ne pouvait s'agir que d'une démonstration. En premier lieu, le fait que les Roumains n'avaient pas transporté d'artillerie sur la rive droite du Danube ; en second lieu, la distance qui sépare Riahovo du front de la Dobroudja ; en troisième lieu, le fait que lorsque les troupes ennemies de Roustchouk et de Turtukai se sont avancées, les troupes roumaines se sont délogées avec une grande rapidité et une grande précision, combattant juste ce qu'il fallait pour tenir l'ennemi en respect.

Les journaux ennemis pourront à leur gré parler de grandes opérations, il sera difficile qu'ils trouvent des gens disposés à les croire.

Les drapeaux austro-allemands sont mis à l'abri

GENÈVE, 6 octobre. — Le journal hongrois *Hrvatska* écrit :

« La conduite moderne de la guerre dans les tranchées, ainsi que dans les assauts en colonnes serrées, a démontré que les drapeaux sont inutiles sur les champs de bataille, ne pouvant plus jouer le rôle qu'ils avaient si glorieusement joué jadis.

» En vertu de cette constatation, le commandement suprême a ordonné aux régiments de renvoyer leurs drapeaux du front et de les confier à la garde de leur commandement supplémentaire respectif.

L'union sacrée chez l'ennemi

ATHÈNES, 5 octobre. — On mande de Smyrne qu'au cours d'une discussion politique entre plusieurs officiers allemands et turcs, ces derniers ont tué deux Allemands.

Cet incident a soulevé le mécontentement des Allemands en Turquie.

DEUX NAVIRES QUI L'ÉCHAPPENT BELLE

L'exploit du patrouilleur *Rigel*

Un petit bâtiment de guerre français, le patrouilleur *Rigel*, chargé de la protection de la navigation commerciale, a été torpillé le 2 octobre, vers 9 heures du matin, par un sous-marin ennemi.

Bien qu'ayant de graves avaries, une de ses chaudières envahie par l'eau et 13 hommes tués ou projetés à la mer, le *Rigel* a engagé le combat, canonnant l'ennemi toutes les fois qu'il apparaissait à la surface.

Au bout d'une heure et demie, deux de nos chaudières de patrouille ayant rallié, le sous-marin disparut ; mais, à 13 h. 30, il lança sur le *Rigel* une deuxième torpille qui enleva la plus grande partie de l'arrière et tua 4 hommes.

Le *Rigel*, qui flottait encore, continua à canonner le sous-marin dont le sillage était par moments visible et qui disparut définitivement à l'approche de deux torpilleurs ralliant à grande vitesse.

Un torpilleur qui arrive à temps

La semaine dernière, le voilier anglais *Alice-Aleich*, ayant à son bord des passagers, était attaqué par un sous-marin. Sous la menace des canons du pirate, l'équipage et les passagers durent se réfugier dans les canots du bord.

Ils s'éloignaient du navire, qui allait être torpillé, lorsqu'une violente canonnade retentit : c'était le torpilleur d'escadre *Gabion* qui, ayant

aperçu le sous-marin, venait de le prendre comme cible.

A bord du sous-marin, bien encadré par les obus, il n'y eut pas un moment d'hésitation : officiers et marins disparurent en un instant par les panneaux et deux minutes plus tard le sous-marin plongea.

Le *Gabion* s'était approché à toute vitesse, et c'est la rage au cœur que les braves marins de ce bâtiment virent disparaître leur proie. Leur intervention n'a cependant pas été inutile, puisque, grâce à eux, l'*Alice-Aleich* n'a pas été détruit.

A bord des canots, où l'on remarquait notamment trois femmes et deux petits enfants à peine vêtus, tous poussèrent des cris de joie, et, pour remercier leurs sauveurs, ils agitaient les mains en criant : « Vive la France ! »

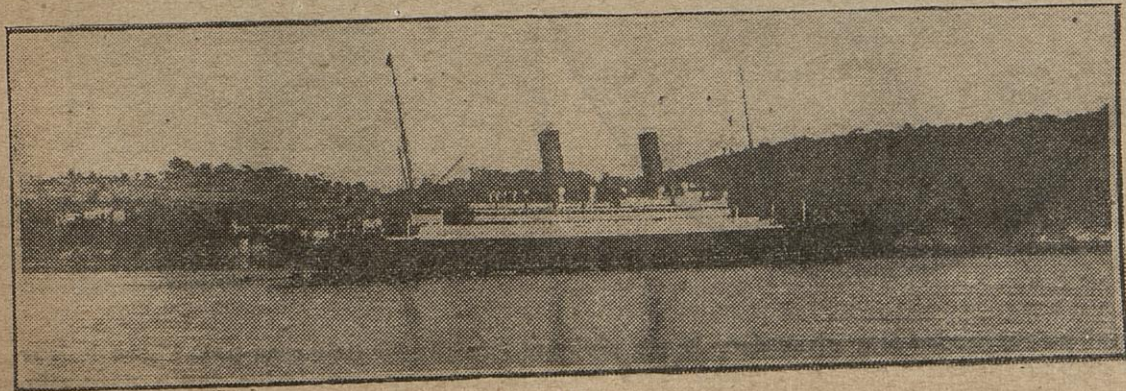
Quelques instants plus tard, marins et passagers regagnaient le grand voilier qui put poursuivre son voyage sous la protection du *Gabion*, mais le sous-marin ne reparut plus.

Le vapeur *Franconia* coulé en Méditerranée

LONDRES, 6 octobre (Officiel). — Le vapeur *Franconia*, de la compagnie Cunard, a été coulé hier en Méditerranée par un sous-marin.

Au moment du désastre, il n'y avait pas de troupes à bord ; 302 hommes d'équipage ont été sauvés ; 12 manquent.

On ne sait rien au sujet de l'emploi du navire au moment où il a été coulé, mais il a été acquis par le gouvernement au commencement de la guerre.



LA FRANCONIA

LA GUERRE ET LES ARTISTES

Les Allemands à Barbizon (1870)

Le maître Harpignies, qui était le Nestor de la peinture et vraiment le plus brave homme du monde, disait peu de temps avant de mourir :

— Je verrai les Allemands expulsés de France, ma vieille cité de Valenciennes enfin délivrée !

Ainsi la guerre, la sombre guerre, avait imposé ses préoccupations à ce cœur simple et forestier, et le grand paysagiste, à qui nous devons tant de confidences magnifiques sur les arbres, souffrait de savoir son sol natal foulé par l'envahisseur.

Cette souffrance, si aiguë, si vive, fut ressentie — de tout temps et dans toutes les guerres — par les artistes à un point extrême. Je n'en veux pour exemple, parmi tant de souvenirs, que le sursaut d'indignation, de colère et de dépit qui souleva, en 1870, toute la petite et laborieuse colonie des peintres de Barbizon.

Alors cet humble village, situé à la limite de la forêt de Fontainebleau, non loin de Chailly, possédait encore ce charme rustique qui enchantait toute une génération de grands maîtres : Millet, Rousseau, Charles Jacque, Ziem, et, parmi de plus modestes : Gassies, le peintre animalier Chaigneau, enfin de Penne.

Aussitôt que fut connue la nouvelle de l'invasion, sous les agrestes et vieux chaumes, ce fut une stupeur. Olivier de Penne contracta de suite un engagement dans les zouaves de la garde impériale. Pour Ferdinand Chaigneau, l'artiste idyllique à l'âme de berger, et pour Gassies, le peintre sylvestre et doux ami des arbres, demeurés à Barbizon à peu près seuls, ils décidèrent d'installer une ambulance.

Bientôt la forêt ne tardait pas à s'emplier de la rumeur de la bataille. Un garde-forestier nommé Chauveau venait, disait-on, d'être saisi par les Allemands, pendu par les pieds à un arbre et fusillé ; enfin le peintre Gassies — qui a noté ses *Souvenirs* — écrit qu'à peu de temps de là un détachement de Bava-rois entra dans le village, prit avec brutalité possession de ce charmant coin de France, à l'ombre et dans la paix duquel étaient nés tant de chefs-d'œuvre, où s'étaient réalisés, sous la main des maîtres, tant de beaux rêves de l'art et de l'idéal.

Presque aussitôt, l'oberleutnant qui commandait à cette petite troupe se présenta chez Gassies et chez Chaigneau. « On nous mit tous deux au pied du mur », dit Gassies, et cela sous l'inculpation que Chaigneau et lui, dans leur ambulance, avaient soigné des francs-tireurs !

Mais les Bava-rois tenaient, avant tout, à conserver leurs otages. Au lieu de les fusiller, ils décidèrent de les emmener avec eux à Fontainebleau. On était alors en hiver. Le froid était vif ; et c'est en glissant sur le verglas, sur les aiguilles de pins, que les deux malheureux artistes furent obligés de traverser la forêt. Avec quel désespoir, quel abattement ils revirent, dans ces circonstances si dures pour eux, ces sites grandioses parcourus tant de fois jadis en compagnie de Dupré, de Diaz, de Rousseau, de Millet : la Gorge et le Vallon d'Apremont, le Désert, la Vente-aux-Charmes, le Bouquet du Roi et tous ces chênes, tous ces hêtres qui, comme autant d'amis, semblaient avancer leurs branches pour leur dire adieu !

Par dérision, les Bava-rois avaient séparé les compagnons, plaçant Gassies en tête et Chaigneau en queue de la colonne. Gassies écrit que, s'ils trébuchaient, les coups de crosse les redressaient, tombaient sur eux !

C'est dans cet équipage, assez peu conforme à l'état de paysagiste, que les deux peintres parvinrent à Fontainebleau. Là, leurs géoliers les jetèrent dans une prison où ne tardèrent pas à venir les rejoindre le maire de Bois-le-Roi, le maire de Nemours et le poète Duvauchel. Le seul agrément qui fût capable de les distraire était qu'on leur donnait chaque jour à entendre qu'ils pourraient bien être passés par les armes dans la soirée !

La cessation des hostilités empêcha que cette éventualité ne se réalisât ; après une longue captivité, Gassies et Chaigneau furent renvoyés enfin, l'un à ses chers et grands arbres, l'autre à ses bergers et à ses troupeaux. Cependant, malgré sa joie d'être délivré, Gassies avoue que ce fut pour lui un bien grand crève-cœur quand il passa — avec son compagnon — dans les Gorges d'Apremont, d'entendre le *Wacht am Rhein*, le chant guerrier de l'envahisseur qui retentissait dans la forêt : une fois de plus, les hordes germaniques avaient pris possession des bois touffus et vénérables, foulé ces tapis de mousse chers aux dryades et, jusque sur la cime des pins et des grands chênes, effrayé les fauvettes et fait taire les rossignols. Parvenus enfin à l'orée de l'immense et vieille aieule, la forêt vaste et sacrée aimée des dieux, ils découvrirent — comme si c'était pour la première fois — le clocher de Chailly, les toits de Barbizon, cette grande plaine emplie des sons de l'*Angelus* que Millet a peinte. En même temps que la Nature, ils retrouvaient la Liberté.

Edmond Pilon.

BÉNÉDICTINE
« la Grande Liquor Française »
TONIQUE — DIGESTIVE

Procurons des emplois aux mutilés de la guerre



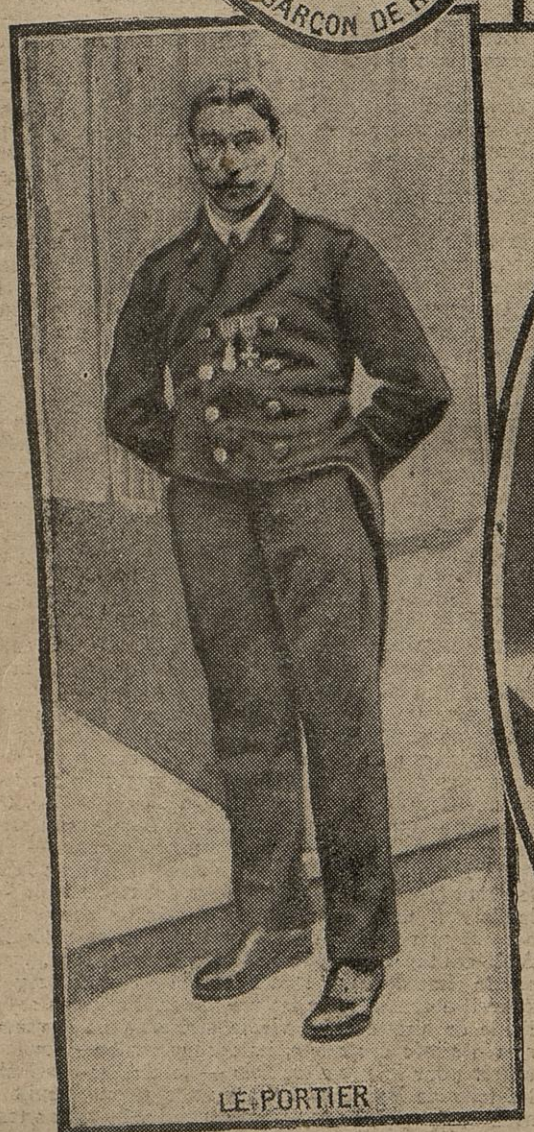
LE GARÇON DE RECETTE



L'EMPLOYÉ D'OCTROI



LE PETIT TÉLÉGRAPHISTE



LE PORTIER



LE CONDUCTEUR DE TAXI-AUTO



LE GARÇON DE CAFÉ

Nombreux sont les mutilés de la guerre qui ont pu reprendre leur place dans la vie civile et y retrouver un gagne-pain digne de leur glorieuse infortune. Maints commerçants et chefs d'industrie ont fait appel à leurs services. En cette initiative toute naturelle, rien d'étonnant d'ailleurs, puisque la reconnaissance de la nation doit aller d'abord à ceux qui souffrirent le plus pour elle.

DERNIÈRE HEURE

Les Bulgares battent en retraite sur la Strouma

(OFFICIEL)

Sur la Strouma, l'ennemi bat en retraite devant les forces anglaises.

Dans la région de la Cerna, vifs combats sur tout le front Mesdzidli-Kenali-Gradesnica. Nos avions signalent une grande activité sur les voies ferrées ennemies.

Le communiqué serbe

Le 4 octobre, notre avance s'est poursuivie. Nous avons fait prisonniers 60 Bulgares et pris une assez grande quantité de matériel.

Dans leur retraite précipitée, les Bulgares n'ont pas eu le temps d'enlever leurs lignes téléphoniques qui sont tombées entre nos mains.

Le communiqué britannique

Sur le front de la Strouma, dans la journée du 5 octobre et dans la nuit précédente, l'ennemi n'a déployé aucune activité. Nos troupes ont consolidé tout le terrain conquis.

Le total des prisonniers faits dans les dernières opérations s'élève à 3 officiers et 339 soldats.

Dans la matinée, notre artillerie a commencé le bombardement de Nevoljen et bientôt nous nous sommes aperçus que l'ennemi évacuait la position que nous avons occupée sans perte.

L'élan des Serbes au Kaïmakalan fut magnifique

ATHÈNES, 6 octobre. — Un officier qui a assisté au combat qui s'est déroulé dans la région du Kaïmakalan a déclaré que la lutte y fut extrêmement violente; vague après vague, les Bulgares se jetaient chaque jour contre les lignes serbes qui subissaient en outre un continu et violent feu d'artillerie; résistant magnifiquement, les Serbes repoussèrent toutes les attaques. L'ennemi obligea souvent nos alliés à employer la baïonnette; les pentes des collines étaient couvertes de cadavres bulgares; les pertes serbes furent sérieuses, mais celles qu'ils infligèrent aux ennemis sont de beaucoup plus grandes.

L'avance britannique sur la Strouma

Du correspondant de Reuter sur le front macédonien via Salonique, 1^{er} octobre :

Depuis hier matin, nos troupes sont engagées dans une offensive heureuse. Elles ont franchi la Strouma samedi soir, à la faveur des ténèbres. Les pluies d'automne ont grossi cette rivière, ce qui en rend le passage assez difficile. Les troupes se sont avancées lentement et furtivement sur le village de Karadjakoy-Bala et à l'aurore elles foncèrent brusquement sur les lignes ennemies. On tira quelques coups de feu, on lança quelques bombes et le village fut à nous. Les Bulgares n'offrirent guère de résistance. La surprise fut complète et presque toute la garnison du village fut faite prisonnière.

A quelques centaines de mètres au delà de Karadjakoy-Bala se trouve le village de Karadjakoy-Zir. Après avoir mis le premier village en état de défense, on marcha sur le second, mais cette fois l'ennemi nous attendait et nos troupes ne persistèrent pas. Vers 10 h. 30, l'ennemi fit sa première contre-attaque, mais il fut écrasé par nos shrapnells avant d'avoir eu même le temps de se développer. Une autre contre-attaque qu'il fit quelques heures plus tard ne fut pas plus heureuse. Pendant ce temps, nos canons tiraient sur les positions bulgares; vers 4 h. 30, leur feu se rencontra sur Karadjakoy-Zir. Pendant dix minutes, il tomba sur ce petit espace une telle grêle de projectiles de toute sorte que tout disparaissait dans un tourbillon de fumée, de vapeur et de poussière.

Jamais dans leurs guerres les Balkans n'avaient vu un feu si violent dirigé sur un petit village. Ceux qui l'occupaient et qui n'ont pas été tués ont dû être étourdis ou paralysés et quand, au bout de quelques heures, nos troupes reprirent leur marche vers ce village, il tomba dans leurs mains presque sans résistance. Quelques Bulgares s'élancèrent en avant, mais la plupart abandonnèrent leurs armes et se rendirent. Dans ces deux attaques, nous fîmes plus de 300 prisonniers; ils paraissaient bien nourris et bien vêtus, mais ils étaient très déprimés. Ils déclarèrent que notre artillerie leur avait fait subir de grosses pertes.

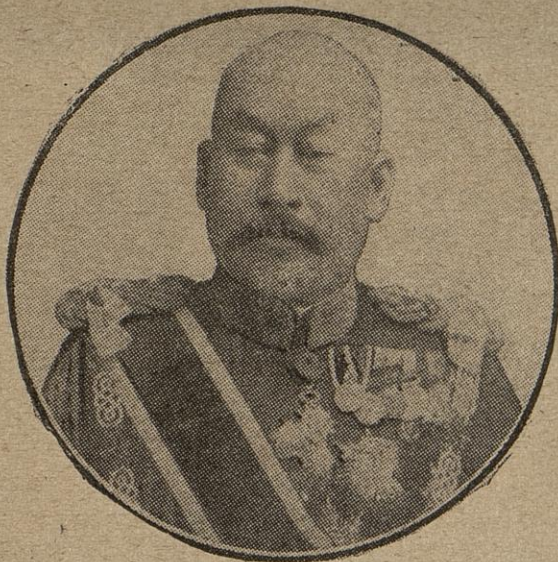
Pendant la nuit, les Bulgares bombardèrent violemment les positions que nous venions de conquérir. Les deux villages furent criblés de shrapnells, mais il n'y eut pas d'attaque sérieuse. Tou-

fois, il y en a eu une forte aujourd'hui vers midi. L'ennemi s'était avancé dans la direction est, mais il fut accueilli par une telle pluie d'obus qu'au lieu de s'approcher il essaya de tourner notre position, mais rien ne pouvait résister au feu de barrage de nos canons de campagne et les Bulgares finirent par s'enfuir dans les villages les plus proches, poursuivis par les shrapnells. Leurs pertes ont dû être très lourdes et l'on pouvait apercevoir, gisant dans la plaine, de nombreux morts et blessés.

La crise ministérielle au Japon

TOKIO, 6 octobre. — Le maréchal comte Terautsi, qui a reçu l'ordre de former le nouveau ministère japonais, a accepté, mais a demandé un délai de quelques jours.

Le refus par les gens d'accepter comme président du Conseil le vicomte Kato, qui avait été recommandé par le comte Okuma, donne un regain d'actualité à la question du pouvoir exercé par les



LE COMTE TERAUTSI

partis opposés : d'un côté le parti du comte Okuma et du vicomte Kato, de l'autre, le parti du prince Yamagata, du prince Oyama, du marquis Matsukata et du marquis Saïouji, qui appuient le comte Terautsi; ce dernier a sans doute la confiance des conservateurs.

Si le comte Terautsi réussit à former un cabinet, une campagne acharnée sera immédiatement entamée contre lui, mais les partisans bien informés du futur président du Conseil affirment que cette campagne sera très localisée. Jusqu'ici les discours et les théories du comte Terautsi ont affecté un caractère industriel plutôt que militaire.

Un canal de 300 kilomètres

LONDRES, 6 octobre. — On mande de Stockholm au Morning Post :

« On envisage sérieusement, en Russie, la construction d'un canal de l'océan arctique au golfe de Bothnie, à travers la Russie et la Finlande. Le plan en a été élaboré par des ingénieurs américains. Le canal irait de Kandalakscha à Tomea, couvrant une distance de 300 kilomètres et coûterait 500 millions de roubles. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le *Telegraaf* apprend qu'un aéroplane allemand est tombé complètement détruit dans les environs de Wavre (Brabant).

— Suivant le correspondant de l'agence Central News, à Amsterdam, on apprend de la frontière belge que les Allemands ont considérablement agrandi leurs hangars à dirigeables à Anvers.

— Le journal suisse la *Thurgauer Zeitung* annonce que M. de Bacheracht, ministre de Russie à Berne, est très gravement malade.

— On annonce la mort du général Perruchetti, sénateur italien. Il avait participé à la campagne de 1866. Il fut le créateur des régiments alpins. Ce fut lui qui, le premier, s'éleva contre la théorie qui voulait que, en cas d'attaque, l'armée italienne se retirât derrière la ligne du Pô. Il avait préconisé l'entrée de l'Italie dans la guerre actuelle.

— Le général allemand von Lauenstein a succombé à une maladie contractée sur le front.

— Le Lloyd annonce que le vapeur norvégien *Coderic*, le vapeur anglais *Ile of Hastings* et le vapeur grec *Samos* ont été coulés.

LES OPÉRATIONS de nos alliés

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 6 octobre. — Communiqué du grand état-major.

Dans la direction de Zlochey, dans la région de Penaki Gukolavec Zlynovec, des engagements acharnés continuent à se produire. L'ennemi résiste vigoureusement à notre offensive et prononce de nombreuses contre-attaques.

Nous avons fait prisonniers 15 officiers, 2 officiers sanitaires et 322 hommes.

Dans la région au sud de Brzezany, nous nous sommes emparés de quelques positions, après avoir repoussé de nombreuses contre-attaques des troupes allemandes.

FRONT DU CAUCASE. — Sur le front avoisinant la côte, nos troupes continuent à avancer dans la direction de la rivière Karshut-Darasi.

Nous avons fait un certain nombre de prisonniers dans cette région.

EN DOBROUDJA. — Sur le front de la Dobroudja, notre offensive continue avec succès; nous avons fait 300 prisonniers.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 6 octobre. — Communiqué roumain:

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Luttres violentes dans les vallées supérieures des Tarnava.

L'ennemi, attaquant avec des forces supérieures dans la région de Jogaras-Vladeni, nos troupes se sont retirées.

Dans le défilé de Caineni et dans la vallée du Jiul, faibles engagements.

FRONT SUD. — En Dobroudja, l'attaque des troupes russo-roumaines progresse au centre et à gauche.

Le communiqué italien

ROME, 6 octobre. — Commandement suprême.

Dans le val Travignolo (Avisio), l'ennemi, après les graves échecs qu'il a subis dans les journées du 3 et du 4, s'est borné hier à d'intenses actions d'artillerie, que nous avons énergiquement combattues.

Nous avons relié solidement les positions conquises entre la cime 1 et la cime 2 du Colbricon. De nombreux cadavres ennemis ont été trouvés dans le val.

Plus au nord, dans le val San-Pellegrino (Avisio), une brillante attaque de nos alpins nous a permis d'enlever une forte tranchée et des baraquements sur les pentes de la cime Costabella. Nous avons fait 102 prisonniers, capturé une mitrailleuse et un riche butin d'armes et de munitions.

Sur le reste du front, actions d'artillerie, très intenses du côté ennemi.

Sur le Carso, nos patrouilles en reconnaissance ont fait une trentaine de prisonniers, au cours de petites rencontres.

Les Italiens en Epire

ROME, 5 octobre. — Le débarquement des troupes italiennes à Santi-Quaranta et l'occupation de quelques villages de l'Albanie du sud ont été effectués en plein accord avec les Alliés et marquent une nouvelle étape de la politique italienne dans les Balkans.

Pour bien comprendre toute leur portée, il suffit de rappeler que les nouvelles opérations ont un but militaire et politique.

Les contingents nouveaux sont placés sous le commandement du général Bandini.

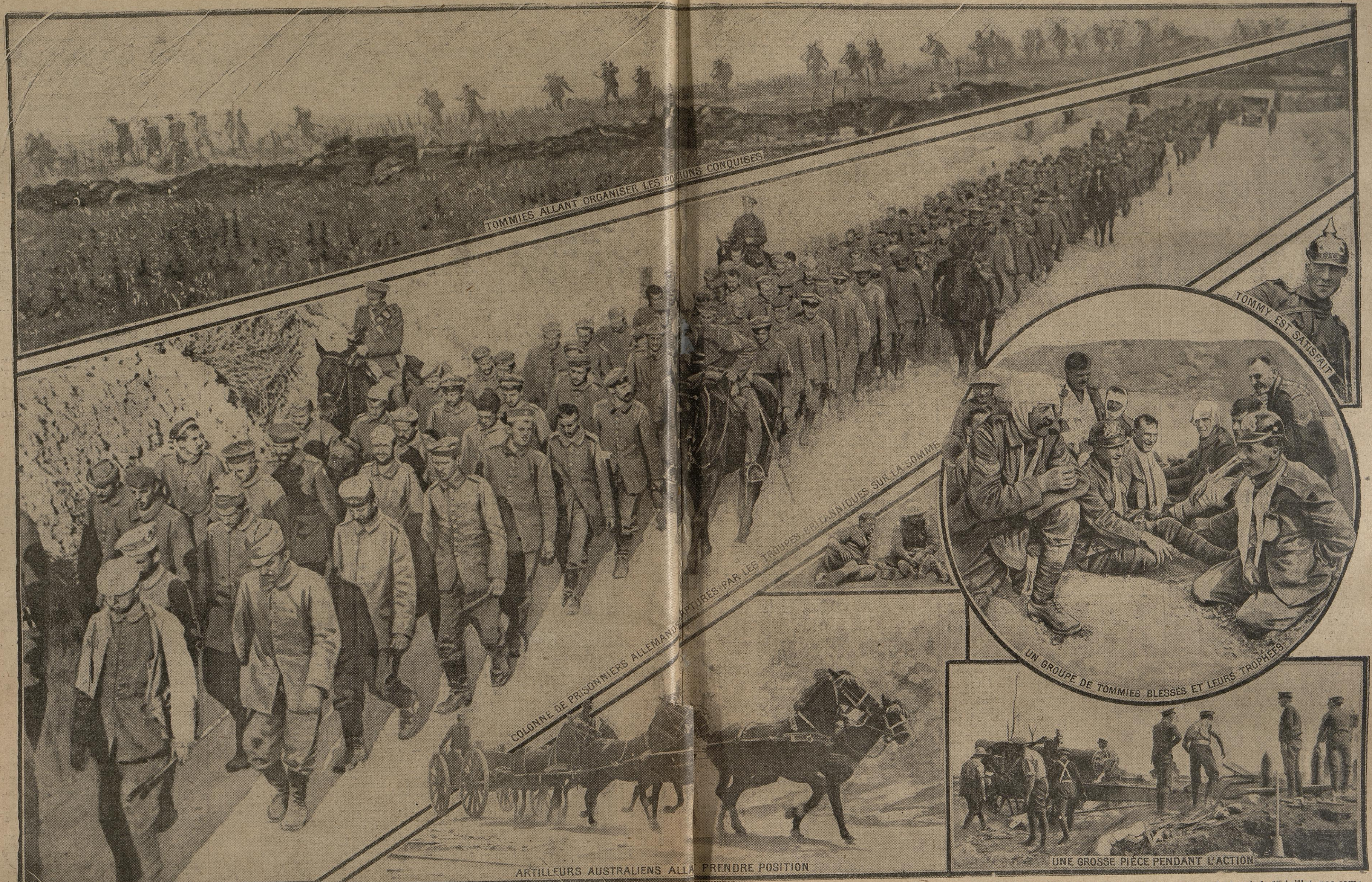
Le but politique de l'expédition de Santi-Quaranta s'explique par la situation intérieure de la Grèce.

Si l'on en croit les journaux romains, l'occupation de l'Albanie du sud serait une mesure de précaution contre les menées révolutionnaires des panhellénistes épirotes et pour les destinées futures de Vallona.

Il est nécessaire que cette ville ait un large hinterland de tous côtés.

Tous les journaux accueillent avec une grande satisfaction la nouvelle du débarquement qui, après la coopération à l'armée de Salonique, révèle les intentions à la fois sages et hardies du cabinet Boselli.

L'OFFENSIVE FRANCO-BRITANNIQUE MULTIPLIE SES FORCES DE JOUR EN JOUR



En dépit du mauvais temps qui a inévitablement entravé quelque peu les opérations, ces jours derniers, l'action britannique se manifeste, inlassable et toujours tenace, sur le front de la Somme où les Allemands, après avoir abandonné le village d'Eaucourt-l'Abbaye qu'ils avaient repris en partie, ont, depuis, rétrogradé dans une notable proportion. A l'extrême gauche de leur front, nos alliés ont eu à subir de nombreuses et violentes contre-attaques, surtout au nord de Thiepval et dans la région de Gueudecourt, tentatives

qui furent toutes repoussées. Outre les très nombreux prisonniers tombés entre les mains des Anglais depuis le 1^{er} juillet, nos compagnons de gloire ont capturé dans la même période de combats 121 canons et près de 400 mitrailleuses. Significatif à cet égard est le télégramme du correspondant berlinois du *New York American* : « Il y a quinze jours, je vous ai dit que l'offensive franco-anglaise avait épuisé ses forces. Plus grande erreur n'aurait pu être commise. »

A LA CHAMBRE

L'éternelle question
des embusqués

C'est, en quelque sorte, le gros problème de l'utilisation des effectifs qui a été posé hier, à nouveau, devant la Chambre avec les interpellations sur les visites auxquelles sont soumis les auxiliaires et le maintien, dans des services sédentaires de l'intérieur d'hommes du service armé aptes à faire campagne.

Les quatre interpellateurs appartenaient au parti socialiste. Leurs conclusions furent pourtant quelque peu différentes; on entendit ainsi M. Compère-Morel, représentant d'une région agricole du Gard, déclarer que la plupart des emplois dans les usines travaillant pour l'armée pouvant être tenus par des femmes, il convenait d'en retirer les ouvriers du service armé mis en sursis d'appel.

L'interprétation donnée par les bureaux de l'administration de la guerre à la loi Dalbiez fournit tout d'abord à M. Rognon l'occasion de nombreuses critiques.

D'accord en cela avec la quasi-unanimité de l'Assemblée, le député du Rhône estime qu'on a voulu, par cette loi, donner un statut définitif à nos soldats, déterminer de façon exacte la situation des fonctionnaires et des auxiliaires. Or, tel n'a pas été l'esprit dans lequel les bureaux l'ont appliquée.

M. Rognon reproche trois choses à ces derniers : 1° de n'avoir pas fait complètement la relève des jeunes classes dans les ateliers; 2° de n'avoir pas envoyé au front tous les hommes appartenant aux armées combattantes; 3° d'abuser des visites.

L'orateur s'étendit particulièrement sur ce dernier point, rappelant qu'on a vu des auxiliaires se déshabiller deux ou trois fois dans la même journée, subir la même visite tous les huit ou quinze jours.

Ainsi, dit-il, on arrive à disqualifier le corps médical.

Et la loi de justice que la Chambre avait votée, ajouta M. Rozier.

Sur l'interprétation à donner au paragraphe de l'article 3 de la loi Dalbiez en vertu duquel ces visites sont ordonnées, M. Rognon fut très net :

« Toutefois à tout moment, dit ce paragraphe, les chefs de corps et commandants de dépôts pourront, après l'avis motivé du médecin-chef, présenter à la commission les hommes qui leur paraîtront susceptibles d'être versés dans le service armé. »

— Donc, conclut le député du Rhône, pour que les auxiliaires soient présentés à une nouvelle visite, il faut l'avis du médecin-chef du régiment et la proposition du chef de corps.

« Ce qui s'est passé est tout autre. On a vu des contrôleurs généraux pénétrer dans les casernes, prendre au petit bonheur les hommes et les proposer, sans avis du médecin, sans aucune garantie pour les intéressés. Or, la loi ne donne aux contrôleurs généraux d'autres attributions que de rechercher dans les services sédentaires les hommes déclarés aptes au service armé et qui devraient être au front. Leur pouvoir s'étend donc à ces hommes et non aux infirmes et aux malades. »

Très applaudi à l'extrême-gauche et à gauche, M. Rognon montra ces « récupérés », incapables d'assurer leur propre défense, compromettant, dans la zone des armées, la sécurité de leurs camarades. Pendant ce temps, une circulaire du ministre de la Guerre relative à la recherche des hommes du service armé occupés dans des emplois sédentaires reconnaissait qu'au lieu de s'étendre sur les 250.000 hommes retenus à l'arrière, l'examen avait porté sur 39.000...

Il y a mieux : la direction du service de Santé a découvert un nouveau système.

— Il y avait toute une réglementation prévoyant chaque cas d'incapacité. Elle a bouleversé toute cette échelle de cas : les myopes doivent voir, les sourds entendre, les boiteux marcher ! Des hommes ont passé devant de nouveaux conseils; on les a pris en diminuant le coefficient d'incapacité.

M. Rognon cita le cas curieux d'un instituteur réformé à vingt ans, placé dans le service auxiliaire en 1914, maintenu par la suite, après une série de visites, qui vient d'être déclaré bon pour le service armé sous le prétexte que ses yeux sont bons alors qu'il a une infirmité tout autre.

— Cherchez les hommes du service armé dans les troupes de l'arrière, conclut le député du Rhône. Tant que vous n'aurez pas récupéré ceux-là, je ne consentirai pas à l'appel d'une classe trop jeune. Il ne faut pas que la justice et l'égalité soient de vains mots dans ce pays. Et vous avez le droit aussi, puisque vous avez réalisé l'unité de front, de demander à ceux qui sont à vos côtés l'alliance des effectifs. (Vifs applaudissements.)

Après M. Valière, qui regretta le maintien coûteux sous les drapeaux d'auxiliaires qui pourraient

être rendus aux champs ou à l'industrie, M. Vincent Auriol revint sur les embusqués :

— Il y a plus d'un an, dit-il, que vous nous avez promis de les envoyer au front. Vous avez appelé les classes 16 et 17, vous avez appelé les classes 88 et 87, vous avez récupéré des auxiliaires, vous voulez récupérer des exemptés. Qu'avez-vous fait contre les embusqués ?

M. de Montaigny fit observer qu'il y avait des ouvriers des jeunes classes dans les usines; M. Marc Réville qu'il y avait au front des hommes de quarante-sept ans. M. Vincent Auriol définit ainsi les résultats de la loi Dalbiez :

— Elle a eu pour effet de faire changer de place les embusqués; elle les a repoussés à l'arrière-front, dans la zone des armées, et leur a permis, grâce à la complaisance de certains chefs, de se couvrir de plus de brisques que de blessures ! (Rires et applaudissements.)

M. Compère-Morel rappela enfin l'émotion produite dans le pays par l'annonce de révisions nouvelles, demandant qu'on n'ait pas recouru à ces moyens, en ce moment du moins. Il réclama, d'autre part, l'organisation d'un contrôle inopiné des usines sur lesquelles il formula l'observation que nous signalons plus haut.

On continuera vendredi prochain.

Léopold Blond.

Nouvelles parlementaires

L'Hôtel des Invalides

Le ministre de la Guerre a reçu hier en audience MM. Lefas, président, et Mons, rapporteur de la commission des pensions, qui l'ont entretenu de l'Hôtel des Invalides et des développements et modifications à apporter à cette institution.

MM. Thierry et Godard, sous-secrétaires d'Etat de l'Intendance et du Service de santé, assistaient à cette entrevue.

Les contributions des propriétaires atteints
par le moratorium

La commission de la législation fiscale vient d'être saisie de la proposition de résolution suivante déposée par MM. Fringant et Noël :

« La Chambre invite le gouvernement à accorder de droit des sursis de paiement de l'impôt foncier de la propriété bâtie aux propriétaires dont les locataires bénéficient du moratorium. »

L'attribution de la médaille militaire

M. Emile Ternois a déposé une proposition de loi dont l'article unique est ainsi conçu :

« La médaille militaire pourra être conférée à des militaires décédés, lorsque ces hommes auront été l'objet d'une proposition antérieure au décès, et qu'il résultera des circonstances que cette décoration leur aurait été décernée si le décès n'était pas survenu. »

La surveillance des commerçants étrangers

MM. Edouard Barthe et Maurice Braibant viennent de déposer une proposition de résolution invitant le gouvernement à prendre toutes les mesures utiles pour retirer le permis de séjour aux commerçants étrangers qui peuvent favoriser le ravitaillement de nos ennemis.

Cette motion vise un cas assez grave porté devant la commission des douanes. Il s'agit d'un sujet suisse, établi à Marseille, dont les relations avec le comité du ravitaillement allemand ne feraient aucun doute.

Le maintien sous les drapeaux de la classe 1889

M. Locquin a déposé au projet de loi relatif au maintien sous les drapeaux des hommes de la classe 1889 la disposition additionnelle suivante :

« Dans le délai maximum d'un mois après la promulgation de la présente loi, il sera procédé au recensement des hommes de la classe 1889 restant incorporés et qui exerceraient avant la mobilisation une des professions industrielles les classant parmi les spécialistes susceptibles d'être utilisés dans les usines travaillant pour la défense nationale. Quelle que soit leur affectation aux armées, ces hommes seront immédiatement dirigés sur les dites usines, où ils remplaceront un nombre égal d'hommes de la même spécialité en sursis d'appel et qui seront remis à la disposition de leur corps en commençant par les classes les plus jeunes et les combattantes. »

Les sursis d'appel aux cultivateurs

M. Fringant vient de déposer la proposition de résolution suivante qui est soumise à l'examen de la commission de l'armée :

« La Chambre invite le gouvernement à accorder des sursis d'appel aux cultivateurs, pères de cinq enfants, visés par la circulaire ministérielle du 2 juin 1916. »

Il s'agit des pères de cinq enfants envoyés à l'arrière et qui restent le plus souvent inoccupés dans les dépôts de leur corps où ils pourraient être remplacés par des inaptes.

La garde républicaine visite à Londres
une usine de munitions

LONDRES, 5 octobre. — Cet après-midi, la garde républicaine a visité une usine de munitions belge de Londres.

Les ouvriers, au nombre de 3.000, ont entonné la Marseillaise à l'arrivée des visiteurs, puis ils ont chanté la Brabançonne et le God save the King.

Les gardes ont été joyeusement acclamés dans tous les ateliers qu'ils ont traversés.

A chacun d'eux a été remis, en guise de souvenir, un obus spécialement fabriqué pour les « tanks ».

La campagne
contre le chancelier allemand

ZURICH, 6 octobre. — En prévision de la prochaine réouverture du Reichstag, les partis de droite intensifient la campagne contre M. Bethmann-Hollweg.

La Børsen Zeitung publie à ce sujet un article très significatif. Elle convie le chancelier à demander au Reichstag un vote de confiance.

Il est à noter qu'il s'agirait d'un fait nouveau pour l'Allemagne, car le chancelier de l'empire ne relève que de l'autorité de l'empereur. (Radio.)

Une pétition au Landtag de Saxe

BERNE, 6 octobre. — Loin de se calmer, il semble que la fronde contre le chancelier va en se développant. C'est ainsi que la Gazette de Francfort du 6, première édition, matin, annonce que hier a été remise au Landtag de Saxe une pétition portant de nombreuses signatures, émanant des milieux conservateurs.

La pétition demande que les deux chambres saxonnes élisent une commission commune devant laquelle les ministres de l'Intérieur et des Affaires extérieures seront invités à exposer les raisons pour lesquelles le gouvernement saxon approuve la politique du chancelier.

Les Chambres sont invitées à déclarer qu'elles considèrent comme néfaste pour les intérêts de l'Empire la politique extérieure suivie jusqu'à présent par le chancelier; elles devront inviter le gouvernement à employer toute l'influence que lui reconnaît la Constitution dans le Bundesrat, et, en dehors du Bundesrat, toute l'influence que lui procurent auprès des Etats confédérés de longues années d'amitié et d'alliance pour que l'on commence sans délai contre l'Angleterre une guerre sous-marine et une guerre aérienne sans restriction d'aucune sorte.

Le gouvernement devra faire aussi tous ses efforts pour que la censure soit restreinte aux questions d'ordre militaire, au maintien de l'union sacrée et de la volonté de vaincre.

Enfin, les Chambres saxonnes feront connaître par écrit au roi leur conviction et leurs délibérations sur ce sujet.

L'usure allemande

SALONIQUE, 6 octobre. — Sur des prisonniers bulgares a été trouvé un ordre du jour en date du 27 septembre disant que la première armée bulgare est placée sous les ordres du lieutenant-général von Winckler et s'appellera désormais la onzième armée.

Les femmes cheminots

AMSTERDAM, 6 octobre. — Les cheminots allemands mobilisés pour le service armé sont graduellement remplacés par des femmes; la direction des chemins de fer d'Essen a dû se séparer de 15.000 de ses employés. (Radio.)

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL,
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

LE DEUXIÈME EMPRUNT
DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les raisons de souscrire au Deuxième Emprunt de la Défense Nationale semblent avoir été clairement comprises par tous.

Elles sont d'ordre moral et d'ordre matériel. Abréger la durée de la guerre est pour tous un devoir impérieux. Ce devoir se concilie avec l'intérêt bien entendu de chacun.

Aujourd'hui, une Nation de grande richesse et de solide probité financière fait appel à ses citoyens pour la défense de la plus juste des causes. Chacun devient créancier de tous.

L'augmentation de la richesse publique et privée de la France, la progression des revenus du Travail et du Capital si rapides depuis un demi-siècle et que rendra plus rapide encore l'issue victorieuse de la lutte engagée constituent les garanties les plus sérieuses de la solvabilité de l'emprunteur.

Rarement opération apparut plus opportune. Le taux d'émission de 87 fr. 50 pour 5 francs de rente assure aux souscripteurs un revenu de 5,70 0/0. Ce revenu est net de toute charge.

La modicité des coupures permet aux plus modestes épargnants de participer à l'opération. Le titre est régulièrement coté en Bourse. Ses revenus sont payés à époques fixes, sans frais, à de nombreux guichets.

N'est-ce point là une série d'avantages précis qu'il est tout à fait exceptionnel de rencontrer réunis ?

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

CONTES ET RÉCITS

Les permissions

Une nouvelle qui fut accueillie avec enthousiasme, ce fut celle que glissa dans l'oreille de ses amis intimes le scribe du bureau : les permissions suspendues depuis près d'un mois allaient être rétablies. Ce fut lu au rapport du lendemain; mais déjà tout le monde le savait, car les nouvelles, même exactes, ont tôt fait de se répandre.

A partir de ce moment, les hommes de la formation eurent un nouveau sujet de discussion. Les conversations ne s'alimentèrent plus uniquement des commentaires du Communiqué, des prévisions sur la fin de la guerre, et du départ toujours prochain pour un nouveau cantonnement; il y eut en plus, et primant tous les autres sujets, celui-ci, le plus passionnant : la date des permissions. Car ne croyez pas qu'un tour de



permission s'établisse comme un de ces innombrables états que toute troupe en campagne est tenue de fournir à propos de tout et de rien. Il faut tenir compte de ce que la permission est pour le soldat une chose sacrée avec laquelle il ne faut pas plaisanter; aussi, de quelque façon qu'on y prenne, y a-t-il toujours de violentes protestations qui s'élèvent de la part de ceux qui se croient lésés, et qui, d'ailleurs, ont quelquefois parfaitement raison.

Donc, sitôt la bonne nouvelle officiellement annoncée, le secrétaire décrocha le tableau sur lequel figuraient, écrits en belle ronde, les noms de tous les hommes du détachement, avec la date du retour de leur dernière permission et celle probable de leur prochain départ. Ce tableau était périmé depuis longtemps, puisque les permissions étaient suspendues; mais on le laissait là comme pour commémorer les temps plus heureux où, tous les sept jours, deux joyeux garçons s'en allaient vers la gare. On avait beau changer de cantonnement, chaque fois que le bureau déménageait pour s'installer autre part, toujours à la place d'honneur était accroché ce tableau qui ne servait plus à rien. Il arrivait qu'un soldat, travaillé plus que de coutume par son cafard, restait là planté à considérer les mots qui indiquaient le jour où il aurait dû partir... Ainsi, les fidèles de certaines sectes viennent faire leurs dévotions et méditer dans la contemplation du fétiche qu'ils adorent. Il fallait pour rompre le charme et faire revenir la réalité qu'une voix hargneuse rappelât au fidèle perdu dans son rêve, que le bureau n'était pas fait pour héberger les gens qui n'ont rien à faire, et que le caporal d'ordinaire avait, avec l'épluchage de ses patates, du travail pour tout le monde.

Il s'agissait donc pour le scribe d'établir un nouveau tableau des départs en permission. Ce n'était pas une petite affaire de consulter toutes les circulaires qui étaient parues, modifiant et transformant l'ordre dans lequel les soldats devaient partir, et la manière dont ils devaient bénéficier de cette faveur. Ces circulaires étaient nombreuses et avoir une idée nette de leur contenu était difficile, car la plupart défaisaient ce que d'autres avaient fait. Enfin, le secrétaire vint à bout de sa tâche, et quand il eut fini il contempla son travail et s'en félicita. Chacun était à sa place. Saint Louis, aidé par Salomon lui-même, n'aurait pas fait mieux. L'officier gestionnaire approuva l'ordre établi, et la satisfaction du devoir accompli emplit le cœur du bureaucrate.

Cependant, le bruit s'était répandu dans le cantonnement de l'important travail qui s'accomplissait au bureau, et chacun se mit à inventer quelque ruse



pour approcher la fameuse liste. Certes, personne ne s'avisa de venir tout naïvement demander quand il partait; mais les motifs les plus invraisemblables étaient bons pour entrer au bureau, surtout quand il n'y avait pas d'officiers. Un coup d'œil sur le tableau

des permissions, et voilà un homme renseigné, voilà aussi des racontars de toutes sortes qui circulent. Ce sont alors des questions indignées :

— C'est vrai que Durand part avant moi ? Qu'est-ce qui a donné l'ordre de changer les places ?...

Le secrétaire, assailli de tous les côtés, pour avoir la paix et après en avoir demandé l'autorisation,



afficha sa liste à la porte du bureau, et ce furent alors, du matin au soir, des discussions éperdues sur ce sujet passionnant.

Il y a des questions très complexes qu'il faut résoudre d'une façon ou d'une autre; il y a des cas particuliers qu'aucun règlement ne prévoit, et naturellement ceux qui partent les premiers déclarent que tout est parfait dans le meilleur des mondes, tandis que les autres affirment avec indignation qu'il y a là-dessous des choses qu'on éclaircira un jour, et qu'ils en savent plus long qu'ils ne veulent dire.

Les protestataires s'organisent; un d'entre eux trouve dans le *Bulletin des Armées de la République* un résumé des circulaires touchant ce sujet. Il y a un paragraphe qui peut très bien être interprété selon ses vues; aussi, armé de ce document, il réclame.

La question est brûlante, toutes les circulaires sortent des classeurs sont établies sur les tables; les officiers et les sous-officiers palabrent de nouveau. Enfin, le médecin-chef prend une décision; cette fois, la note qui est lue au rapport ne laisse plus place à la moindre équivoque. Ceux qui sont d'un autre avis n'ont qu'à s'incliner.

Les premiers à partir entrent alors dans une ère de félicité sans pareille. Il y a de grandes décisions à prendre; faut-il aller en permission casque en tête et boueux, et la musette gonflée comme un vrai poilu, ou bien, au contraire, dédaigneux de cet appareil guerrier, partira-t-on tout bonnement en calot et aussi propre et élégant que possible? Les avis sont très partagés. Il faut aussi se procurer des bagues d'aluminium et des souvenirs. Une chose importante est le menu du premier repas qu'on fera chez soi : on en écrit les détails, il est recommandé de ne faire ni bœuf ni riz...

Enfin, tout est prêt, plus que deux jours... quand, un beau soir :

— Vite, vite, en tenue de campagne! avec le casque, le sac monté, et le brassard : tu fais partie du détachement qui s'en va.

— Mais je pars en « perm » après-demain.

— C'est pas le moment de parler de cela, il faut du renfort à l'ambulance 60/525, tu es sur la liste du médecin-chef, je ne connais rien d'autre; si tu as quelque chose à demander, va lui en parler.

Mais la réponse du médecin-chef est celle qu'il fallait prévoir :

— Oui, mon garçon, je sais bien, votre permission, c'est ennuyeux; mais vous verrez, vous vous arrangez, on vous la donnera là-bas... Vous n'en mourrez pas pour attendre un peu, que diable!

A. W.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques avec sursis.

LES NOUVEAUX INSIGNES
de l'aéronautique

Le ministre de la Guerre vient d'arrêter de nouvelles dispositions, qui entreront en vigueur le 1^{er} novembre prochain, pour les insignes du personnel de l'aéronautique militaire.

Le personnel navigant portera des insignes spéciaux au collet et sur la poitrine, savoir :

A) Insignes portés au collet (exclusivement réservés au personnel désigné ci-après) :

L'étoile ailée, pilotes titulaires du brevet d'aviateur militaire;

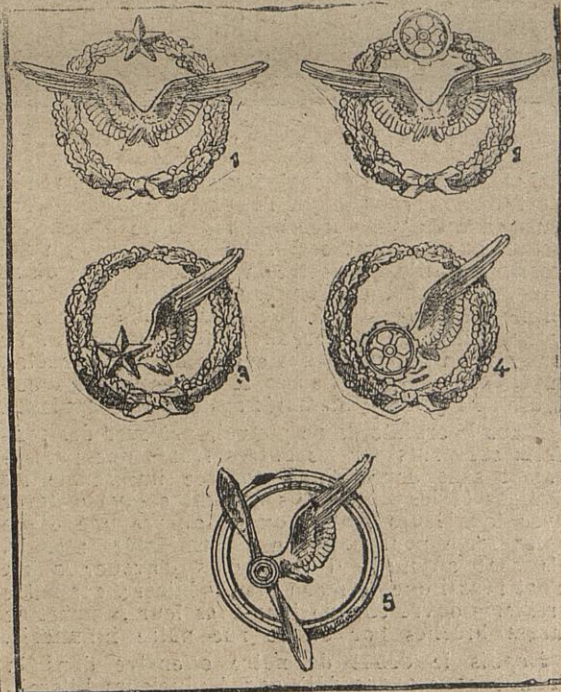
La roue ailée, pilotes titulaires du brevet de pilote de ballon dirigeable;

La grenade ailée, mécaniciens titulaires du brevet de mécanicien de ballon dirigeable.

B) Insignes portés sur le côté droit de la poitrine (identiques pour les militaires de tous grades) :

1. Insigne de pilote breveté aviateur militaire;
2. Insigne de pilote breveté de ballon dirigeable;
3. Insigne d'élève-pilote aviateur et d'observateur en avion;

4. Insigne d'élève-pilote de ballon dirigeable, de



mécanicien de dirigeable et d'observateur en ballon dirigeable, ballon captif ou cerf-volant;

5. Insigne du personnel d'équipage d'avion ou de ballon dirigeable.

Ces insignes seront mobiles, la description en sera donnée ultérieurement.

Dès à présent, le port des insignes indiqués ci-dessus est seul réglementaire.

Personnel non navigant, mécaniciens, cordiers, tailleurs, etc. Insigne de spécialité, porté au bras gauche, tel qu'il était précédemment fixé.

Le port du brassard avec hélice ou ancre ailée, qui était antérieurement porté sur le bras droit, reste définitivement interdit, non seulement pour le personnel navigant, mais aussi pour tout le personnel de tous grades et de toutes catégories servant à un titre quelconque dans l'aéronautique.

Les officiers, sous-officiers, employés militaires, caporaux ou soldats, n'ayant aucun brevet de l'aéronautique et servant dans ce dernier service, à quelque titre que ce soit, portent le chiffre ou la grenade au collet.

Un gardien de la paix
en conseil de guerre

Le gardien de la paix Pieter Munch, âgé de quarante-deux ans, originaire de Hardinxveld (Hollande), naturalisé Français en 1908, après avoir servi pendant cinq ans dans la légion étrangère, comparait hier devant le premier conseil de guerre, sous l'inculpation de tentative d'homicide volontaire.

Le 27 juillet dernier, à 7 heures du soir, à l'angle des rues Cambon et du Mont-Thabor, Munch tira deux coups de revolver sur Mlle Mary Keogh, vingt-deux ans, née en Irlande, sa belle-sœur. La jeune femme ne fut pas atteinte, mais un passant, M. Lucien Charmet, ingénieur des Arts et Manufactures, qui rentrait chez lui en voiture découverte, fut grièvement blessé à la poitrine.

Arrêté immédiatement, le gardien de la paix meurtrier déclara que, ayant aperçu sa belle-sœur en compagnie d'un jeune soldat anglais, il avait perdu la tête. Veuf depuis trois ans, Pieter Munch, malgré la grande différence d'âge, prétendait à la main de Mary Keogh.

Après réquisitoire du lieutenant Cresson et plaidoirie de M^{re} Jacques Bonzon, le conseil a écarté l'inculpation de meurtre, à la majorité de faveur, pour ne retenir, par cinq voix contre deux, que la question subsidiaire de coups et blessures.

Pieter Munch a été condamné à deux ans de prison.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

La préparation des vagues asphyxiantes dans les tranchées allemandes



Une vague de gaz asphyxiants

Les Allemands s'étaient, il y a déjà un an, rendu parfaitement compte que l'offensive à large envergure et à longue durée que les Alliés déclancheraient sur le front occidental serait plus qu'une grande bataille, peut-être la partie décisive où se jouerait le sort de l'empire. Aussi ont-ils accumulé sur ce front les organisations défensives en y apportant de nombreux perfectionnements. Ils ont mis en batterie leurs engins de tous modèles, multiplié les mitrailleuses et les appareils émetteurs de liquides enflammés et de gaz asphyxiants.

Dans la crainte de ne pouvoir prélever des renforts suffisants sur les autres fronts que presseraient sans doute d'une poussée implacable les Italiens et les Russes, ils avaient essayé d'élever avec tous leurs matériaux de guerre une digue assez forte pour briser nos formidables assauts. Ils sont aujourd'hui contraints d'avouer qu'ils n'ont réussi que de façon bien médiocre, car notre artillerie ouvre chaque jour dans leur rempart de larges brèches par où se rue notre infanterie.

Depuis le début de notre offensive dans la Somme nous avons déjà gagné plusieurs kilomètres de terrain en largeur et en profondeur et, dans les parties du champ de bataille que n'ont pas bouleversées, de fond en comble nos pièces lourdes on peut étudier avec intérêt l'organisation des tranchées et des redoutes allemandes. On saisira là notamment, sur le vif, la méthode avec laquelle nos ennemis installent leurs appareils émetteurs de gaz asphyxiants dont ils font un emploi intensif chaque fois que la direction du vent le leur permet.

Les vagues asphyxiantes, toujours à base de chlorure gazeux, sont émises par des appareils de formes et de capacités variables. Les uns sont des modèles légers, aisément transportables par un homme; d'autres sont de dimensions considérables, et leur déplacement exige de grands moyens d'action.

Ainsi que dans l'artillerie et pour les flammewerfer, nos ennemis possèdent des engins légers et des engins monumentaux. Mais à la différence de l'artillerie, les appareils à gaz, quelles que soient leurs dimensions et leur puissance, sont presque constamment disposés dans les tranchées de première ligne, de façon très exceptionnelle dans celles de soutien.

Généralement les réceptifs ne sont mis en place que peu de temps avant le moment où l'on doit s'en servir. Cette pratique est dictée à nos ennemis par cette considération qu'une préparation d'artillerie bien menée risquerait de compromettre leur sécurité; en effet, un projectile

faisant exploser un réceptif, les gaz se répandraient à l'improviste dans la tranchée.

Les appareils légers se composent de bouteilles de porcelaine ou de métal dont la contenance n'est que de quelques litres. Il en existe plusieurs modèles d'inégale capacité. Elles sont facilement maniables et transportables. Une batterie de ces bouteilles ne réclame pour sa mise en place que quelques travaux d'aménagement dont la durée, suivant les difficultés rencontrées, peut aller de deux à cinq jours et qui s'exécutent sans grands efforts.

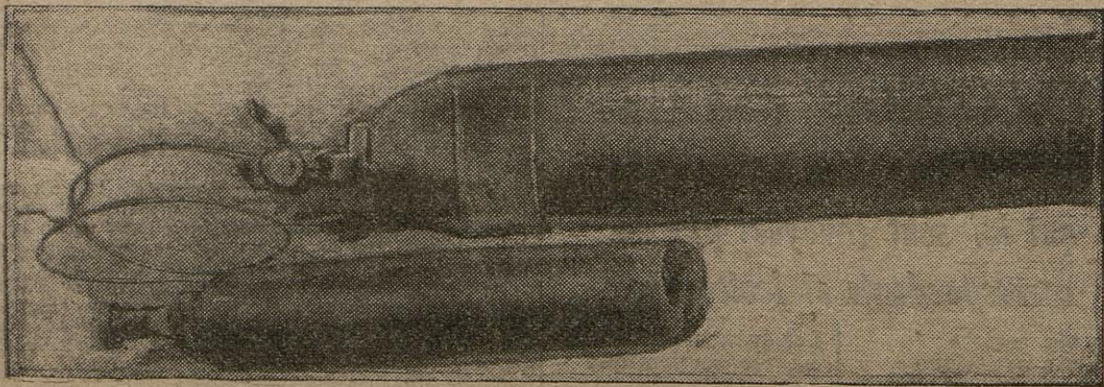
Les bouteilles portatives, lorsqu'elles sont en fer, mesurent 0 m. 60 de haut et 0 m. 25 de diamètre. Leur poids oscille de 40 à 45 kilos. N'importe quel soldat de force moyenne est donc à même d'en porter une. On les loge dans des échantures spéciales, mesurant 1 mètre de haut sur 0 m. 50 de large et creusées contre les parapets dans la paroi de la tranchée, au voisinage des créneaux.

Ces sortes de niches se poursuivent souvent sur huit kilomètres, laissant entre chacune d'elles un intervalle régulier qui atteint 20 mètres au maximum. Dans certains secteurs on a pu compter vingt échantures pour les trois cents mètres de tranchée qu'occupait une compagnie.

Ces échantures, pour peu importantes qu'elles soient, sont cependant visibles aux yeux d'un observateur aérien par la symétrie même de leur disposition. Aussi les Allemands s'empressent-ils de les dissimuler aux regards des aviateurs et aux objectifs photographiques en les garnissant de sacs de terre qu'ils n'enlèvent que pour les remplacer par les appareils au moment même de l'attaque.

Lorsque nos ennemis ne se servent pas des bouteilles, ils ne commettent naturellement pas l'imprudence de les laisser dans leurs logettes. Elles seraient alors exposées de façon permanente aux coups de l'artillerie. Ils ont bien soin de les en garer. A cet effet, ils les serrent dans des caves rudimentaires dont l'emplacement varie. Dans certains points, on a trouvé des abris ménagés sous le parapet même. A Frise, dans la Somme, des excavations avaient été creusées au fond de la tranchée. Elles atteignaient 1 m. 25 de profondeur. On en comptait de 6 à 8 par compagnie. Elles étaient recouvertes d'un plancher pour permettre la libre circulation. Le plus souvent les bouteilles en porcelaine sont entreposées dans de grandes niches creusées sous le parapet et que l'on peut alors plutôt désigner sous le nom de ressers. C'est ce qui a été constaté dans le nord de la Somme.

A côté des modèles portatifs, il existe, avon-



rubes allemands contenant des gaz délétères

nous dit, des engins d'un poids et d'un volume considérables. Ils se présentent sous la forme de véritables cuves dont la mise en place nécessite de grands travaux de terrassement. Ces travaux réclament un temps considérable et doivent être effectués longtemps à l'avance sur un endroit choisi.

Il serait dangereux de transporter ces énormes réceptifs tout remplis du mélange asphyxiant. On les alimente par une conduite spéciale qui vient de l'arrière. Le gaz délétère est alors emmagasiné à 3 ou 4 kilomètres des lignes dans de grandes citernes, souvent rassemblées en usine.

Il faut recourir, pour dérober ces énormes appareils aux yeux de l'adversaire, à des subterfuges analogues à ceux mis en œuvre pour le camouflage des mortiers. Tout appareil repéré par l'ennemi est un appareil perdu. Sa masse ne pouvant être aisément transportée, quelques coups de canon bien pointés l'ont vite mis hors d'état de nuire. Ordinairement les Allemands recouvrent ces vastes réceptifs d'une couche de terre qui les fait se confondre avec le terrain alentour. Seul un robinet fait saillie au dehors. Le procédé des cuves est celui préféré par nos ennemis.

Lorsque l'état-major allemand a décidé une attaque, l'ordre en est aussitôt transmis aux tranchées de première ligne. Des sections spécialement désignées à cet effet s'empressent de sortir les bouteilles à gaz de leurs abris souterrains et de les installer dans leurs logettes du parapet qu'ils ont préalablement vidées des sacs de terre les garnissant. Les bouteilles, une fois bien calées dans leurs niches, on visse à leur partie supérieure, quelques minutes avant de les faire entrer en action, des tuyaux de plomb qui rempliront le rôle de lances d'arrosage. On se contente de dérouler ces tuyaux sur le talus du parapet en leur donnant le plus de longueur possible afin d'assurer au jet une direction bien déterminée et d'éviter les retours offensifs de la vague sous le coup d'une brusque saute de vent. Lorsqu'il y a moyen, les Allemands aiment encore mieux faire courir leurs tuyaux dans de petites rigoles qui les guident ou les dissimulent.

Tous ces préparatifs ne sont pas sans causer un grand remue-ménage dans la tranchée. Les faire en plein jour, ce serait les vouer à un échec certain, car ils n'échapperaient pas à nos aviateurs, qui auraient vite fait de transmettre le résultat de leurs observations à l'artillerie. Et les obus ne seraient pas longs à venir interrompre le cours de ces intéressants travaux. Aussi, les Allemands attendent-ils la complicité de la nuit pour entreprendre leur sinistre besogne. Dès que l'aube commence à blanchir le ras de l'horizon, ils se hâtent de masquer leurs travaux avec des sacs de terre, des toiles ou des planches, puis s'immobilisent.

Jamais nos ennemis n'ont pu faire un usage étendu de gaz asphyxiant sur la Somme. L'attaque de juillet les en a empêchés. Et cependant on peut dire qu'ils avaient presque porté à sa perfection leur emploi. Toutes les supériorités militaires qu'ils croyaient tenir à jamais d'engins et de procédés minutieusement forgés s'effondrent une à une. Au contraire, les Alliés acquièrent chaque jour une nouvelle maîtrise, et c'est par pans entiers qu'ils abattent le mur inviolable dont nos ennemis croyaient avoir ceinturé leur empire.

Un scandale de l'opium à Shanghai

MARSEILLE, 6 octobre. — Tous les journaux d'Extrême-Orient consacrent des colonnes à un scandale de l'opium qui passionne les colonies européennes et le monde chinois et qui a son épilogue devant la cour mixte de Shanghai.

Voici quelques détails sommaires sur cette grave affaire dans laquelle plusieurs membres du Parlement représentants du Yunnan et des officiers généraux sont accusés d'avoir importé, en contrebande à Shanghai, une grande quantité d'opium.

Le paquebot *Athos*, des Messageries maritimes, arrivait à Shanghai le 5 août, ayant parmi ses passagers Chang Ye Tseng, ministre de l'Instruction publique, accompagné plusieurs Yunnais, membres du Parlement. Ils avaient avec eux soixante malles portant des étiquettes ainsi conçues : S. E. Chang Ye Tseng et les délégués. Grâce à des arrangements spéciaux et à la demande du taoï de Chapei, ces colis ne furent pas visités par la douane, mais les indicateurs de l'opium perquisitionnèrent à l'hôtel de Hupeh Road où étaient descendus les parlementaires et saisirent une grande quantité d'opium dissimulée dans leurs bagages.

A la suite de cette perquisition, le *China-Press* annonce que trois membres du Parlement et le général commandant la 5^e armée du Szechouen ont été arrêtés pour avoir transporté des boules d'opium dont la valeur totale est estimée à plus d'un million de taels.

C'est cette affaire dont est saisie la cour mixte de Shanghai.

LE LIVRE DE DEMAIN

"L'Ethiopie
et les convoitises allemandes"

Notre collaborateur, M. Pierre-Alype, auteur documenté de la *Provocation allemande aux colonies*, ouvrage que M. Albert Sarraut a tenu à préfacer, a publié dans *Excelsior*, en 1915, une série d'articles révélateurs sur l'Ethiopie.

Son nouveau livre, qui paraît chez Berger-Levrault, réunit tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur la politique de ce pays vigoureux. Et son actualité est d'autant plus vive que la commission des affaires extérieures de la Chambre a été saisie naguère d'une motion de M. Candace : « Sur l'urgence de rechercher, d'accord avec les Alliés, le moyen d'obtenir de l'Abyssinie sa coopération militaire aux côtés de l'Entente » et que la déposition du négus et la révolution que nous annoncent des télégrammes de Rome dissimulent certainement une suprême manifestation des intrigues allemandes.

La France n'avait pas de passé compromettant en Abyssinie. Sa politique était restée au grand jour résolument et invariablement aiguillée vers ce seul objectif : l'accroissement économique et le développement commercial de sa colonie de la côte des Somalis. Elle n'a jamais compté que sur deux forces : le respect de ses engagements et son désintéressement maintes fois affirmé et confirmé.

A la cour du négus, on ne le pouvait oublier. Aussi, les tentatives allemandes ne s'exercèrent jamais directement contre nous, dont la situation restait inébranlable. Cependant, les agents de Ber-

régnant exprima avec effusion sa particulière sympathie pour la France.

Il est intéressant de rappeler qu'en 1900 des notables abyssins accompagnèrent M. Lagarde à Paris où ils visitèrent l'Exposition et que, lors du couronnement de George V une mission éthiopienne dirigée par le dedjazmatch Rassa avait été envoyée à Londres pour représenter le négus, que la maladie enfermait au *Guébi* (palais impérial).

Au retour de cette solennité, la mission séjournait plus d'une semaine à Paris et fut reçue officiellement par le président de la République aux côtés de qui elle assista à la revue de la fête nationale. La Compagnie du chemin de fer franco-éthiopien organisa en son honneur un grand banquet au cours duquel les envoyés du négus protestèrent de la vive et constante amitié de l'Ethiopie pour la France.

Cette amitié qui lie l'empire éthiopien à la France puise ses origines très loin dans l'histoire. Dans la période contemporaine, l'influence française en Abyssinie compte plus d'un demi-siècle de pénétration et d'heureux effets.

Elle s'y est développée sous l'impulsion de cet altruisme généreux qui fait de la France le missionnaire de la civilisation et du progrès à travers le monde moderne. Aujourd'hui plus de 350 Français vivent en Abyssinie et sont les agents de notre œuvre morale et économique. Le gouvernement s'applique à la seconde. Il inscrit, chaque année, au budget des Affaires étrangères, un crédit important affecté aux relations entre la côte des Somalis et l'Ethiopie.

Pierre-Alype.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, 7 octobre, Saint SERGE; demain : Sainte BRIGITTE.

— A 4 heures, assemblée du Comité de la Foire de Paris (salle des Fêtes, rue Cadet).

NOUVELLES DES COURS

— S. M. l'impératrice douairière de Russie va célébrer prochainement à Kieff le cinquantième anniversaire de son arrivée en Russie. La souveraine, née princesse Dagmar de Danemark, a épousé le 28 octobre 1866 feu S. M. le tsar Alexandre III. De nombreuses députations des principales villes de l'empire ont déjà apporté leurs félicitations à l'impératrice.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Gustave Boissier, ancien conseiller de la légation suisse à Paris, vient d'être nommé ministre à Bucarest par le Conseil fédéral suisse.

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster est arrivée à Paris, se rendant à Aix-les-Bains.

— Parmi les dernières citations : Maurice Dautre, du 147^e d'infanterie, « Très courageux, très modeste, assurant avec beaucoup d'intelligence et de dévouement ses fonctions de secrétaire du chef de corps. S'est surpassé pendant les combats du 4 et du 6 septembre 1916. A en outre accompli différentes missions importantes dans une zone violemment bombardée. »

BIENFAISANCE

— Le vicomte d'Harcourt est parti hier pour la Roumanie avec la mission de la « Société de secours aux blessés » qui se rend au nouvel hôpital militaire de Bucarest.

MARIAGES

— En l'église Saint-Barthélemy, près Bayonne, vient d'être célébré le mariage du lieutenant Benoit Roland-Gosselin, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Hélène Caron, fille du conseiller référendaire à la cour des comptes, et de Mme née Trubert.

— Dans l'intimité vient d'être béni en l'église de la Miséricorde le mariage de M. Francis Rossignol du Bellay, lieutenant aviateur, avec Mlle Geneviève de la Perche.

— On annonce le prochain mariage de M. Henri-Edmond Jourdain, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Juliette Thraucou.

NAISSANCES

— Mme Joseph de Laborde-Nogues a mis au monde un fils : François.

DEUILS

Morts pour la France :

— MAURICE PAULY, commandant au 342^e d'infanterie. — CHARLES SALDUCCI, commandant d'infanterie. — PAUL PRADELLE, maréchal des logis d'artillerie (armée d'Orient). — JEAN ENCKEL, du 13^e chasseurs alpins. — HENRY LEBEUR, un de nos confrères de la presse sportive. — Le R. P. Louis ROSE, aumônier brancardier d'artillerie.

— Demain dimanche, fête de la Croix de Varag, un service de Requiem sera célébré à 10 h. 1/2, en l'église arménienne de la rue Jean-Goujon, pour le repos de l'âme des martyrs d'Arménie. Le chœur chantera la messe à quatre voix, sous la direction de M. Hampartzoumian.

Nous apprenons la mort :

— Du général de division Michal, du cadre de réserve, grand-officier de la Légion d'honneur, ancien chef de cabinet du ministre de la Guerre.

— Du comte William d'Oncieu de la Batié, décédé à Tullaro (Italie). Compositeur de talent et pianiste distingué, le défunt appartenait à une ancienne famille savoyarde.

— De M. Eychene, décédé à cinquante-neuf ans, frère du lieutenant-colonel Eychene, sous-chef d'état-major du gouverneur de Paris.

— De Mlle Françoise de Courtine de Neufbourg, décédée en son château de Saint-Marcel d'Ursi (Loire), âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, arrière-petite-nièce de Molière.

— De Mlle Marie de Hédonville de Merval, décédée à Pierrefonds.

Le succès de l'emprunt français
à Londres

LONDRES, 6 octobre. — Le *Times* et le *Morning Post* déclarent que le monde des affaires, dans la Cité, a fait un excellent accueil à l'emprunt français et que les souscriptions du public ont déjà commencé à affluer avec une grande rapidité.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Belle chambrée, vendredi soir, pour la *Marche Nuptiale*. J'assiste au deuxième acte; il produit sur le public une sensation profonde. Mon attention est surtout retenue par Mme Piérat; je n'hésite pas à dire qu'elle joue cet acte en grande artiste, et je ne suis pas prodigue d'un pareil qualificatif! D'abord enjouée, respirant le bonheur, elle découvre dans son entretien avec Le Châtelier — excellentement incarné par Grand — toute la délicatesse du cœur de Grâce de Plessans; une légère émotion est provoquée par cette première entrevue; cette émotion devient de l'angoisse dans la scène avec sa mère et surtout avec sa petite sœur Mariette; enfin, devant l'aveu de Claude Morillot, nous avons l'impression d'une douloureuse cassure : le lien qui unissait Claude et Grâce se trouve brutalement rompu; à la passion fervente succède une navrante pitié. Mme Piérat développe la gamme de ces sentiments avec autant de sincérité que de finesse; elle interprète les menus détails du rôle, jusqu'à l'acte le plus banal de la vie courante, avec une rigoureuse vérité, et cependant elle conserve à l'héroïne de M. Bataille sa magnifique ampleur et sa vibrante poésie. C'est que le réalisme de Mme Piérat est illuminé par une flamme ardente qui, partant de l'âme de la comédienne, transparait au travers d'elle-même, à l'encontre des acteurs médiocres — ou moyens — dont l'interprétation ne figure que des contours recevant du dehors une lumière qui ne les pénètre jamais.

Emile Mas.

Aux Matinées nationales. — La première Matinée nationale, qui a lieu dimanche prochain, à la Sorbonne, à 2 h. 30, sera donnée en l'honneur de la Roumanie.

Les plus grands artistes roumains, en ce moment à Paris, ont tenu à apporter leur concours. De Max, le nouveau sociétaire de la Comédie, viendra dire un poème. Le poète roumain Eftimiu en a spécialement composé un qu'il déclarera lui-même : Véra Sergine sera l'émouvante interprète de Jean Lahovary; Mlle Maury, du Théâtre National de Bucarest, celle d'Hélène Vacaresco; Mlle Balanescu, de l'Opéra de Bucarest; M. Yonnel, de l'Odéon; Mlle Romanita Zaganescu, Marie Bernard, violoncelliste de la reine de Roumanie; MM. Vulpesco, Floresco, Popesco, les chœurs de l'Eglise roumaine exécuteront des œuvres de Stan Golestan, Parasciove, T. Popesco, Musicesco, Vidu, Gastrisano, etc.

C'est M. Dallmeyer, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, qui prononcera l'allocution à cette importante matinée nationale, qui sera présidée par M. A. Lahovary, ministre plénipotentiaire de Roumanie, et M. Georges Leygues, ancien ministre et président de la commission des Affaires extérieures.

Au Palais-Royal. — *La Dame en rose* (the Pink Lady), l'opérette de M. Ivan Caryll, Guillemand et Louis Verneuil, succédera immédiatement à *Madame et son filleul*, mais seulement lorsque le succès de cette pièce sera épuisé, au lieu d'être donnée au plus tard le 10 octobre, ainsi que le contrat le stipulait.

Au théâtre Réjane. — La générale de *Miss Nobody*, la nouvelle pièce de M. Robert de Simone, est définitivement fixée à mercredi 11 courant (matinée). La première, véritable « gala », qui réunira toute l'élite parisienne et étrangère, aura lieu jeudi en soirée.

A Ba-Ta-Clan. — Le succès persistant de *Ca gaze* fait affluer boulevard Voltaire une foule de spectateurs qui se voient souvent refuser des places parce qu'ils n'ont pas eu la prudence de les louer à l'avance. Rappelons qu'il y a à Ba-Ta-Clan mat. aujourd'hui et demain, à 2 h. 30, et soir, à 8 h. 30. On peut louer par téléphone Roquette 30-12.

Le Théâtre au front. — Les soldats d'un glorieux régiment qui s'est distingué à Reims, et à Verdun et qui occupe actuellement un des plus importants secteurs de la Haute Alsace viennent de monter, face à l'ennemi, un très brillant spectacle de M. Jean Kolb, le fils de l'éminent sociétaire de la Maison de Molière. Sur une spirituelle revue : *A l'avant... Thù!* le compositeur Armand Petit a brodé une musique nouvelle et les interprètes sont tous des acteurs d'un talent sûr et éprouvé.

On donnera prochainement des représentations nouvelles de cette œuvre et l'on peut d'ores et déjà retenir ses places au secteur 99. (Il est bon toutefois de demander au préalable un laissez-passer à M. le ministre de la Guerre. C'est un conseil que nous envoyons, en même temps que son invitation, l'auteur de cette charmante fantaisie.)

SAMEDI 7 OCTOBRE

La Matinée

Odéon. — A 1 h. 45, *la Jeunesse des Mousquetaires*.

Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *Ca gaze*, revue à grand spectacle.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Marquis de Priola*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Aphrodite*.

Odéon. — A 8 heures, *Crime et châtiment*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Châtelet. — A 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!* (mat. dim.).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Déesse du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21.)

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca gaze*.

Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Ce soir, et dim., matinée, *Fregol* (dernières).

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Saltimbanques*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Aventure des Millions*. Loc., 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél.: Marc. 16-73.

Lundi, mardi, mer., mat. à tarif red. Progr. spécial.

Omnia-Pathé. — *Les Deux Gosses*, le Mouvement en Macédoine. De nombreuses vues complètent un progr. excep.



NIZZAROSA UDITU

sœur de Menelik, qui vient d'être nommée impératrice d'Ethiopie, en remplacement du jeune négus Ligg Jeassu, destitué à la suite du conseil tenu à Addis-Ababa par les grands chefs abyssins.

Ils adoptèrent un plan qui leur permit d'agir avec quelque efficacité. Ils essayèrent d'accréditer le bruit que la France était subordonnée à l'Angleterre et à l'Italie. Ainsi elle pouvait être confondue dans la suspicion collective que nos ennemis s'efforçaient de faire pénétrer dans l'esprit de l'empereur.

Cette campagne se développa dans le cadre que voici : Les trois puissances ne se fixaient-elles pas un programme d'action solidaire en Abyssinie? N'envisageaient-elles pas des cas d'intervention commune dans les affaires éthiopiennes? Sans doute la garantie de l'intégrité territoriale et politique de l'empire abyssin était assurée, mais les Anglais ne sont-ils pas résolus à enfreindre cette convention?

L'Italie n'attendait-elle pas l'heure propice pour satisfaire ses vœux sur le Tigre et effacer Adoua? Et alors, sous l'effet de cette double pression, en face de ces deux appétits impatients de se satisfaire, la France, pour garder son rang en Afrique, ne leur prêterait-elle pas sa complicité?

Telles sont les suggestions dont se servirent les Allemands pour essayer de démontrer aux dirigeants abyssins que leur intérêt est de rechercher l'appui du kaiser. Cette campagne se poursuit avec une particulière ardeur, depuis l'ouverture des hostilités. Nous en avons indiqué la trame et le but.

En ce qui concerne la France — aussi bien d'ailleurs que pour l'Angleterre et l'Italie — elle ne paraît pas susceptible d'aboutir. Les rapports entre l'Ethiopie et nous, en dépit des fluctuations qui ne doivent pas nous laisser inactifs, sont demeurés nettement amicaux.

La manifestation la plus récente et la plus significative de ces sentiments est le voyage, au mois d'avril 1915, de Ligg-Jeassu à Djibouti où il fut reçu chaleureusement par les autorités et la population françaises. Au cours des réceptions qui furent organisées en son honneur, le prince

LES SPORTS

FOOTBALL

Les grands matches à Lyon. — De grands matches se dérouleront demain à Lyon, à l'occasion des fêtes sportives données au Parc de la Tête-d'Or, avec le concours de la musique royale serbe. En association, le team de l'English Base se mesurera avec une équipe lyonnaise sélectionnée. En rugby, c'est le Stade Français qui matchera contre une équipe lyonnaise sélectionnée.

Ces fêtes sportives et musicales sont données au bénéfice des mutilés et blessés de la guerre.

AERONAUTIQUE

Indemnités aux observateurs de l'aéronautique. — Les personnels observateurs du service aéronautique observateur d'armée, observateur d'artillerie, mitrailleur-bombardier, canonnier, etc.) ont droit à l'indemnité de fonctions, spéciale au service aéronautique, du jour où ils commencent les exercices aériens, en vue de leur instruction : ce droit leur est conservé pendant toute la période où ils continuent à faire partie du service aéronautique en qualité d'observateur, quelle que soit la situation dans laquelle ils se trouvent.

L'indemnité précitée n'est plus allouée du jour où les observateurs cessent de faire partie, pour une cause quelconque, du personnel observateur. La cessation du droit à cette indemnité est d'ailleurs constatée par une décision prononçant la radiation du personnel observateur en avion.

Communiqués

À l'Ecole des Hautes Etudes sociales, M. Camille Le Senne commencera lundi 13 novembre la dixième année de son feuilleton parlé hebdomadaire, consacré cette fois encore au théâtre des races latines.

L'Œuvre des Livres fait prendre à domicile les lectures de tous genres qu'on veut lui donner pour les soldats. Elle a déjà distribué plus de 200.000 volumes sur le front à nos prisonniers et dans les hôpitaux, mais elle n'en a jamais assez pour répondre aux nombreuses demandes qu'elle reçoit. Le dépôt central de l'Œuvre est 53, rue Lafayette, Paris.

Le conseil national de la Ligue Française vient, sous la présidence de M. André Lelou, et sur un magistrat rapport de M. Maurice Croiset, d'adopter un ensemble de vœux destinés à armer notre pays pour la guerre économique de demain. Ces vœux concernent l'enseignement. Ils seront suivis d'autres motions relatives aux diverses activités économiques nationales.

Le texte de ce rapport sera envoyé à ceux qui en feront la demande à la Ligue Française, 27, place de la Madeleine.

La Chambre syndicale de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie de Paris a ouvert le 2 octobre une exposition comportant spécialement des objets devant remplacer ceux de provenance austro-allemande, et des actualités.

L'entrée sera réservée exclusivement aux acheteurs en gros jusqu'au 15 octobre.

L'Union Amicale d'Alsace-Lorraine fait un pressant appel aux femmes françaises pour qu'elles veuillent bien adopter un filleul alsacien-lorrain présentant toute garantie, c'est-à-dire recommandé par ses officiers. — Permanence de l'Association : 28, rue Serpente, Paris.

La Mutuelle des Locataires publie un rapport sur la question des loyers de guerre. (78, rue Mademoiselle, Paris).

La Société des Anciens Militaires de l'infanterie de marine et de l'infanterie coloniale « Les Marsouins » se réunira au siège social, 8, rue Beaurepaire, le dimanche 8 octobre 1916, à 4 heures.

A tous les amateurs de chant, belges et français, le comité de l'Entente Artistique Belge, sous la présidence de M. Godts et la direction de M. Weyts, adresse l'invitation cordiale de participer aux répétitions de sa section chorale qui ont lieu les vendredis, à 8 heures du soir, en son local, café Ludo, à Paris, 86, avenue de Clichy.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

NOUVEAU TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi,
Gens de Maison, Leçons :

0 fr. 20 le mot.

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'Affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions de Famille :

0 fr. 25 le mot.

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées :

0 fr. 30 le mot.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI 0.20 le mot

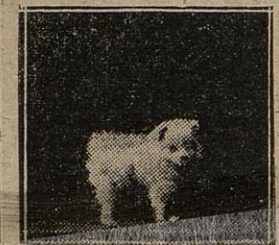
JEUNE FILLE manucure, soins beauté, demande emploi chez coiffeur ou clientes domicile. Ecrire : Jeanne Massenet, 8, rue Ducange.

SUCCESSIONS 0.30 le mot

TESTAMENTS, PARTAGES
AVOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

CHIENS 0.25 le mot

LA MODE EST TOUJOURS
aux LOULOUS NAINS
M^{lle} LONGON, 2, place Leroy-Beaulieu, à Lisieux (sur linéaire Deauville-Paris, train et auto), désire céder actuellement quelques spécimens remarquables, issus de



champions ayant obtenu de nombreux prix, de race ab-

solument pure, idéals et musculaires; teintes : marron, noir, orange, sable et blanc; poids illipitien, et jolis chiots. Prix intéressants.

RONGEURS, PARASITES 0.30 le mot

RATS, souris, mulots, taupe, punaises, cafards, mites, etc. sont détruits par les procédés infallibles de R. Rice Oter, Lisieux, Calvados.

ALIMENTATION 0.25 le mot

Je désire entrer en relations avec personne habitant la campagne susceptible m'approvisionner directement en pommes de terre, beurre, cidre, fruits. — Mme Lecour, 20, rue Berteaux-Dumas, à Neuilly-sur-Seine.

Aux Produits de Fermes.
Postal contenant : 2 livres beurre frais, 1 poulet, 1 fromage, 3 douzaines œufs, franco contre mandat 23 fr. 70. Mlle Chabran, avenue Gare, Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine).

AUTOMOBILES 0.25 le mot

BELLE OCCASION, coupé limousine Lorraine-Diétrich 12-14 1911, tout équipé, allumage, roues rechange, en marche, très bon état, 6.500 francs, visible 28, rue Richard-Lenoir. S'adresser, pour traiter, M. Lazard, 2, avenue Parmentier.

FONDS DE COMMERCE 0.30 le mot

Teinturerie, 6^e et 14^e arr., 700 francs. Petit loyer. 54, rue Périer, Montrouge.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

Leçons pratiques de sténographie, langues, etc. Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli et boulevard Poissonnière, 19.

PENSIONS DE FAMILLE 0.25 le mot

JOLIES CHAMBRES, pension facultative. Confort moderne, excellente nourriture. 159, boulevard Montparnasse (Luxembourg). Vue sur deux rues.

Banlieue

CURE D'AIR, beau site. Multiples excursions. Pays historique et boisé. Prix modéré. Cuisine soignée. Prend pensionnaires. 20, rue Louvecienne, Celles-Saint-Cloud.

APPARTEMENT MEUBLÉS 0.25 le mot

AGENCE MADELEINE, 18, rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer dans tout Paris.

Libre de suite, belle chambre meublée avec cabinet de toilette, électricité, dans maison particulière, 11, rue Montyon. S'adresser de 2 à 5, Menet.

SUPERBE APPARTEMENT, 7 grandes pièces richement meublées à usage de bureaux. Situé à 50 mètres des grands boulevards, près la Madeleine. Convient pour banque, administration, société, bureau particulier. S'adresser 10, rue de Séze.

OCCASIONS 0.25 le mot

On désire

J'ACHETE vêtements hommes et dames usagés, objets divers. Me rends à domicile. — M. Morris, 34, rue du Poteau.

TAPIS-POSTE. On désire acheter une jolie collection, etc. — CAPLAN, 27, rue Eugène-Carrière.

ON ACHETERAIT occasion tapisseries, gravures et dessus de piano anciens, napperons et grands stores dentelles, ainsi que beau service d'argenterie. Ecrire : Mlle Aurélie Morice, poste restante, à Neuilly-sur-Seine.

VILLÉGIATURES

COTE D'AZUR

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert intermédiaire, tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. Publicité.

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est ouvert. Situation unique, bord de mer. V. jard. 1^{er} ord. Arrangem. pr séjour. CH. FERRAND, prop.-dir.

CAP-FERRAT. LE GRAND-HOTEL. Ouvert toute l'année. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseignements, écr. : LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.).

NICE-CIMIEZ. RIVIERA PALACE. SEJOUR IDEAL. Beau parc de 30.000 mètres. PRIX REDUITS

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL. Promenade des Anglais. Entièrement neuf. Prix très réduits.

NICE. HOTEL D'ANGLETERRE et GRANDE-BRETAGNE. Sur le jardin du roi Albert 1^{er}. Vue sur la mer. Arrangements au midi à partir de 15 francs; au nord 12 fr.

NICE. HOTEL SAINT-BARTHELEMY. Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

La rééducation des aveugles de la guerre

Le Comité Franco-Américain dirigeant le Phare de France, centre de rééducation pour les aveugles de la guerre, encourage les inventions ou les adaptations d'inventions déjà existantes pouvant fournir aux aveugles manchois ou ayant perdu les deux bras le moyen de travailler et de gagner leur vie. Déjà trois soldats aveugles, manchois, et deux autres ayant perdu leurs deux bras ont été rendus capables de s'occuper utilement devant ce résultat, le comité a décidé de laisser aux inventeurs toute latitude pour trouver de nouveaux moyens de relâche l'éducation commerciale, industrielle ou artistique de ces soldats éprouvés.

Le comité offre un premier prix de 2.000 francs, un deuxième de 1.000 francs et deux autres de 500 francs. — S'adresser, pour tous renseignements, au Phare de France, 14, rue Daru.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 7 OCTOBRE 1916

21

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

» A tout prendre, M. Margerie était un fort beau parti pour toi : jeune, intelligent, libre, indépendant, et riche, ce qui ne gâte rien. Tu n'en veux pas, serviteur aux fantaisies de Madeleine... Ce n'est pas moi qui te forcerai. Tu es assez grande fille pour faire des bêtises par toi-même. N'en parlons plus.

— Oh! oui! n'en parlons plus! ai-je répliqué. Le dîner était servi. On s'est mis à table. Mon oncle s'est montré d'une gaieté inaccoutumée, mais feinte à coup sûr, et j'ai démêlé sa pensée. Il feignait ainsi l'indifférence; mais, dans le fond, il était profondément chagrin de voir l'ammonite d'or lui échapper.

Non point que, pour la possession de cette fameuse ammonite, il eût été capable de me sacrifier et me donner au premier venu. Mais, somme toute, et en y réfléchissant bien, M. Margerie n'est pas le premier venu, c'est un parti fort sortable : mon oncle l'a bien dit, riche, indépendant, intelligent; et ce que mon oncle ne sait pas, ou ce qu'il n'a pas voulu dire, sans doute, craignant de m'exaspérer : quelle délicatesse d'esprit et de sentiment!

Oh! pourquoi ne ressemble-t-il pas à mon idéal!

Je n'ai pas sommeil, mon esprit flotte, vogue, tourne, voltigeant sans s'arrêter sur tout ce qui vient de se passer aujourd'hui.

Et, là-haut, les nuages courent follement et semblent jouer à cache-cache avec la lune, une lune horrible, toute ronde, toute rouge, qui file rapide dans le ciel, comme une pauvre bête poursuivie par des monstres.

15 décembre 190...

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

Comme s'il n'était pas assez de tout ce qui se passait en moi pour me tenir éveillée, la tempête s'est mise de la partie, mais une tempête terrible telle que de mémoire d'homme il n'en avait pas sévi de pareille sur nos côtes normandes. Le vent hurlait comme un démoniaque, secouant fébrilement la villa Ammor depuis ses fondations jusqu'à sa girouette. La mer démontée, furieuse, sa bordait la falaise; les flots envahissaient les digues et venaient battre les villas de l'autre côté de la jetée. C'était un vacarme assourdissant où la mer et le vent semblaient lutter à qui produirait le plus de tapage, et tout cela dans une nuit d'encre, dans une telle brume qu'on ne pouvait voir les feux de la Hève, si distincts, si brillants en temps ordinaire.

Ce matin, le vent grogne encore, la mer saute comme une folle, mais le ciel est bleu; le soleil brille. On sent que l'accalmie est proche, les deux luttants, à bout de souffle, s'injuriant encore une fois avant de signer l'armistice.

Mais l'orage de mon âme ne se calme point.

Je m'interroge et m'étonne de songer avec calme à la demande bizarre de M. Margerie. Si elle s'était produite il y a trois jours, j'en aurais ri de grand cœur; c'est qu'alors M. Margerie était pour moi le paléontologue méprisé. Oh! pourquoi m'a-

til voulu échanger contre l'ammonite : voilà qui soulève ma colère; s'il n'avait eu cette pensée biscornue... Le fiancé rêvé flotte devant moi, et, songeuse éveillée, je le vois côte à côte avec M. Margerie, lui lourd, commun, embarrassé, l'autre léger, élégant, brillant. Mais, en même temps, je me rappelle quelle âme exquise a ce paléontologue, et je ne connais guère l'autre. Sous ses dehors si plaisants, ne cache-t-il pas une vilaine âme? Qui sait s'il n'est pas égoïste, froid, infatué de lui? C'est un artiste, je sais bien, mais M. Margerie aussi, et je pèse le pour et le contre, pauvre folle que je suis, oubliant que mon idéal n'a qu'un tort, c'est d'être un idéal.

Et puis je l'ai tant haï, tant détesté, tant dédaigné ce pauvre paléontologue, que tout à coup, sans transition, je ne puis me mettre à l'affectionner. Des sentiments que j'avais pour lui il reste quelque chose en moi, une impression fâcheuse; mais qu'importe...

Et, pourtant, si tout à l'heure je descendais et, à brûle-pourpoint, je disais à mon oncle : « Allez chercher l'ammonite, je consens à épouser M. Margerie »!

Ah! quelle joie ne lui ferais-je pas, à ce cher oncle!

Mais, tout de même, il a été bien maladroit ce M. Margerie! Quelle étrange idée d'avoir proposé ce marché! Pourquoi n'avoir pas attendu un peu? Et pourquoi n'est-il pas venu plus souvent à la maison? Voilà que tout mon ressentiment s'envole. Qui sait si, lentement, je n'arriverai pas à l'aimer?

Il me fallait un roman, à moi, une cour, un flirt, la promenade dans la carte du Tendre, la descente du fleuve l'Inclination avec arrêts à Petits-Soins, Jolis-Vers ou Billets-Galants. Au lieu de cela, voici mon olibrius qui propose brutalement de m'échanger contre une ammonite! Je sais bien qu'il ne faut pas lui en vouloir; qu'il ne sait pas, et que, comme a dit mon oncle, ne sachant com-

La Bourse de Paris

DU 6 OCTOBRE 1916

Les tendances du marché sont calmes et assez irrégulières aujourd'hui. Les différences de cours restent cependant peu importantes en général. Parmi les exceptions, notons l'avance de 25 points sur le Rio, bien influencé par l'annonce d'un acompte de dividende de 40 shillings.

Nos rentes sont calmes, de 3 0/0 à 61,75, le 5 0/0 à 90. Aux fonds étrangers, l'Extérieure ex-coupon trimestriel de 1 franc se traite à 97,30 contre 98,60; Russes peu animés. On a quelque peu réalisé dans le compartiment des établissements de crédit.

Du côté des grands Chemins français, le Nord s'avance à 1.400, l'Est à 812 et le Midi à 940. Aux lignes espagnoles, le Saragosse s'est traité à 416 au lieu de 413.

Parmi les cuprifères, le Rio s'avance au comptant à 1.780, à terme à 1.775; Boléo ferme à 840.

En banque, les industrielles russes ont des fortunes diverses: Toula s'améliore à 1.610, tandis que Bakou s'alourdit à 1.565.

COURS DES CHANGES

Londres, 97,79; Suisse, 110; Amsterdam, 238 1/2; Pétrograd, 186; New-York, 583 1/2; Italie, 90; Barcelone, 587.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 119 1/2; cuivre liv. 3 mois, 116 1/2; électrolytique, 141; étain comptant, 177 1/2; étain div. 3 mois, 178; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 54; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 1/8.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS
Paris-Province



100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Pour assainir la bouche,
Raffermir les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
Le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SUISSE Collège catholique français de
CHAMPITTE, Lausanne.
Préparation aux Baccalauréats. Installation moderne.
Parc magnifique. Rentrée octobre 1916.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez

l'Aspirine
"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gros: 89, Rue de Miromesnil, PARIS

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

Publications LAROUSSE

paraissant
aujourd'hui

Larousse mensuel illustré
Le seul périodique véritablement encyclopédique
(Numéro d'Octobre, 90 cent.).

La France héroïque et ses Alliés
Le plus bel ouvrage publié sur la guerre
(Fascicule 16, 1 franc).

Qui? Pourquoi? Comment?
La merveilleuse Encyclopédie de la Jeunesse
(Numéro 16, 75 cent.).

Les Livres roses de la Guerre
(Numéro 187, 10 cent.).
Les plus charmantes lectures pour la jeunesse

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

La chasse en Sologne

En vue de faciliter les déplacements des chasseurs désireux d'assister, en Sologne, aux battues autorisées, la Compagnie d'Orléans a décidé de faire arrêter, les samedis et veilles de fêtes, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 05 aux trois stations de la Ferté-Saint-Aubin (21 h. 19), La Motte-Beuvron (21 h. 32) et Salbris (21 h. 48). Cet arrêt subsistera du samedi 30 septembre 1916 au 1^{er} mars 1917.

AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 9 OCTOBRE

PARIS

TOILETTES D'HIVER

POUR DAMES, HOMMES & ENFANTS

AGRANDISSEMENTS DES SALONS DE THÉ

ment faire sa demande, il a trouvé ce joint. Mais c'est égal, ce troc d'une fiancée contre un fossile, fût-il en or, me choque au delà de tout ce que l'on peut croire.

Je passe toute ma matinée dans ces pensées; enfin, je descends, car Pénélope m'appelle pour le petit déjeuner.

Je trouve mon oncle épanoui, l'œil plein de joie, lisant une lettre d'une haute écriture enfantine.

— Te voilà! Tiens, lis!

— Qu'est-ce que c'est?

— Lis, te dis-je!

Et je lis:

« En même temps que cette lettre, on vous remettra une petite boîte dans laquelle se trouve l'ammonite d'or. Elle est à vous. Le hasard a voulu que ce soit moi qui la découvre, mais, en intrus, j'étais venu chasser sur vos terres et je considérerais comme un vol de me l'approprier. »

« J'espère que vous avez déjà oublié ma folie d'hier. J'ai dû vous paraître bien ridicule. Je le suis en effet, ridicule, à cause de cette fâcheuse timidité qui me fait commettre les pires incohérences au lieu d'aller droit au but, en brave garçon que je crois être, dans le fond; mais cela restera entre nous. »

« Vous ne sauriez m'en vouloir d'ailleurs de m'être épris de Mlle Nozeroy. Où j'ai été stupide, c'est de le déclarer. J'aurais dû comprendre que je n'étais pas digne d'elle, pauvre rat de laboratoire que je suis, incapable de placer un mot hors de cette vilaine science que j'ai eu tant de mal à acquiescer, incapable de faire un geste qui ne soit pas maladroit. Les entomologistes assurent que les papillons naissent des chenilles, mais je sens bien que je suis une chenille qui restera éternellement chenille! Alors pourquoi vouloir me mêler aux papillons. N'en parlons plus! »

« Quand vous regarderez l'ammonite d'or, pen-

sez un peu à moi qui ne vous oublierai jamais, car j'ai trouvé à la villa Ammor cette chose plus précieuse que toutes les ammonites de la terre: un ami désintéressé. Oui! laissez-moi vous appeler ainsi, vous qui m'avez ouvert votre maison et qui m'y avez soigné comme un des vôtres. »

« Je pars par le premier train. Vous m'excuserez de ne pas aller vous voir, mais je serais trop honteux de me retrouver en face de vous après ma sottise d'hier. »

« A vous de tout mon cœur, »

« PIERRE MARGERIE. »

— Eh bien? a dit mon oncle.
J'étais toute pâle et mon cœur battait à se rompre.

— A quelle heure part le premier train pour Paris? demandai-je, haletante.

— A dix heures. Pourquoi?

— Il n'est que neuf heures et demie! Pénélope, courez vite à la gare. Vous y trouverez M. Margerie, et vous lui direz de venir sur-le-champ à la villa Ammor, que M. Rabourdin veut lui parler.

— Ah! ça, tu es folle?

— Je l'ai été!

— Que veux-tu faire?

— Mais mettre ma main simplement dans celle de M. Margerie. Pensez-vous que j'aie tort?

Mon oncle me regarda.

Puis, tout à coup, me saisissant dans ses bras et m'étreignant à m'étouffer.

— Ah! brave fille! brave fille!

Une heure après, traîné par Pénélope, blême comme un mort, trébuchant à chaque pas, M. Margerie a fait une entrée fort piteuse dans la villa Ammor.

Mon oncle lui a serré la main à lui démancher l'épaule. Je souriais, un peu rouge, un peu tremblante, beaucoup émue.

— Eh bien! quoi! Qu'arrive-t-il? a demandé M. Margerie.

— Elle consent! a riposté mon oncle. Embrassez-la, c'est votre fiancée!

Mon pauvre paléontologue est devenu blafard. Il s'est mis à trembler comme un vieillard; et, au lieu de s'élaner dans mes bras, il est tombé sur une chaise comme frappé à mort; et c'est moi qui ai dû faire les premiers pas.

Et maintenant, comment tout cela s'est-il fait? Que s'est-il passé en moi? Je n'en sais rien. Je serai Mme Margerie et j'en suis tout heureuse. Le fiancé idéal s'est évanoui, est allé rejoindre ses devanciers: l'officier chamarré d'or et le beau seigneur du temps de Henri III. Que vont penser ces demoiselles de la poste? En attendant, la joie est dans la maison. Mon oncle rayonne; Pénélope a l'air d'un soleil et le père Chaul, tout en béquillant, félicite M. Margerie et lui a dit:

— Hé! Hé! Je crois, sauf votre respect, que vous avez trouvé sur notre falaise une fameuse ammonite!

Et le paléontologue a ri!

FIN

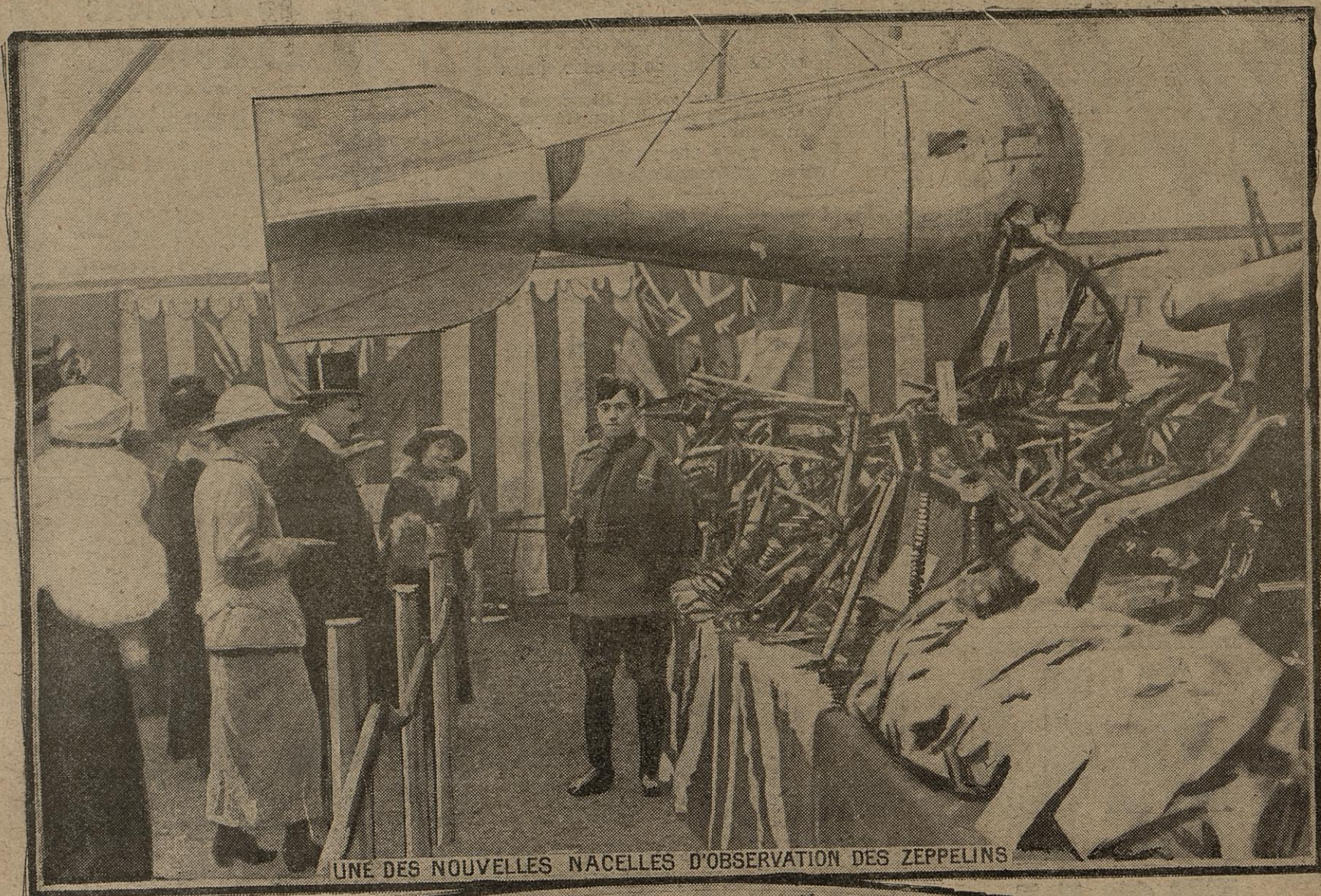
Les Reliures d'Excelsior

Pour conserver les numéros et en assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition

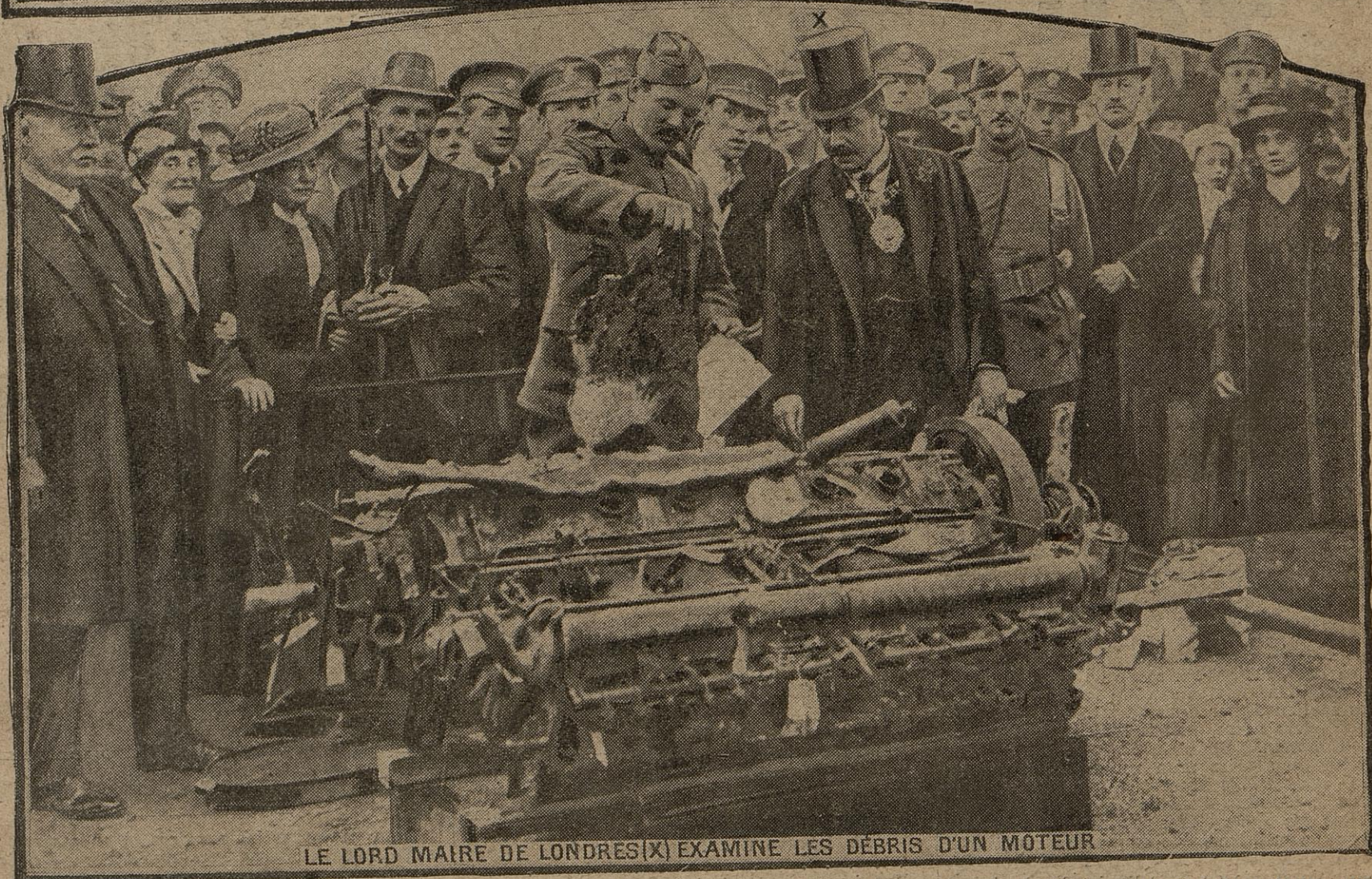
En raison de l'augmentation croissante des matières premières, nous nous trouvons dans l'obligation de modifier comme ci-dessous les prix de nos reliures, à partir du 1^{er} octobre 1916:

Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	2.20
Par poste, recommandé.....	2.75
Notre reliure électrique, à nos bureaux.....	3.75
Par poste, recommandé.....	4.50

L'un des plus curieux débris d'un des zeppelins abattus en Angleterre



UNE DES NOUVELLES NACELLES D'OBSERVATION DES ZEPPELINS



LE LORD MAIRE DE LONDRES (X) EXAMINE LES DÉBRIS D'UN MOTEUR

Parmi les débris d'un des zeppelins abattus en Angleterre, on a trouvé une sorte de nacelle, tout juste suffisante à contenir un homme. Et l'on a pu identifier cet objet étrange. Lorsque les zeppelins survolent une ville à très grande hauteur pour éviter d'être atteints par les projectiles, il leur est difficile de se rendre compte de la topographie des lieux. Aussi suppléent-ils à cet inconvénient en laissant filer un câble soutenant cette nacelle où un observateur, descendu très près de la terre, transmet téléphoniquement des indications à l'équipage souvent placé à plusieurs kilomètres au-dessus de lui. Mais les Allemands n'avaient pas prévu la vaillance de l'aviateur Robinson qui alla les chercher où ils étaient.